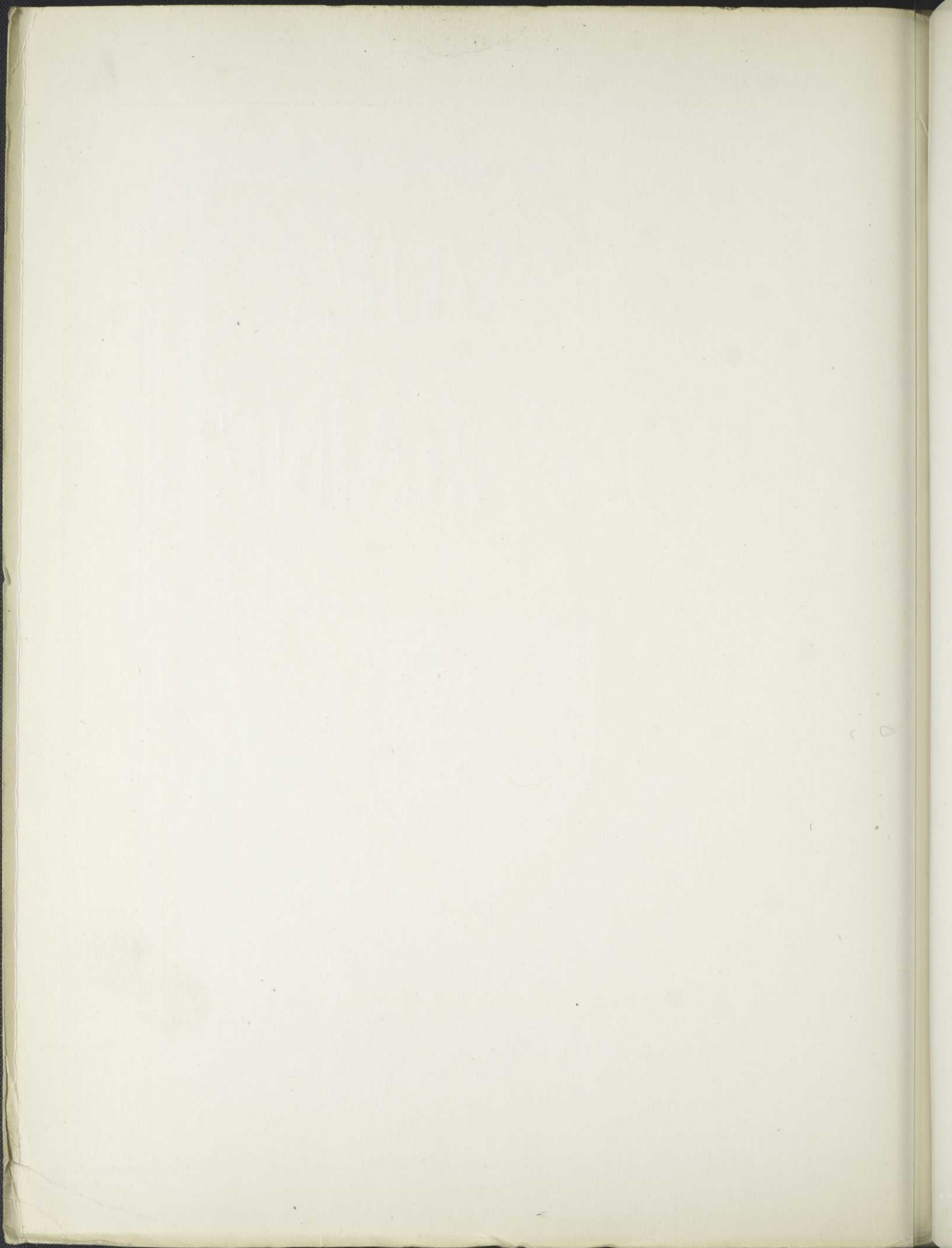
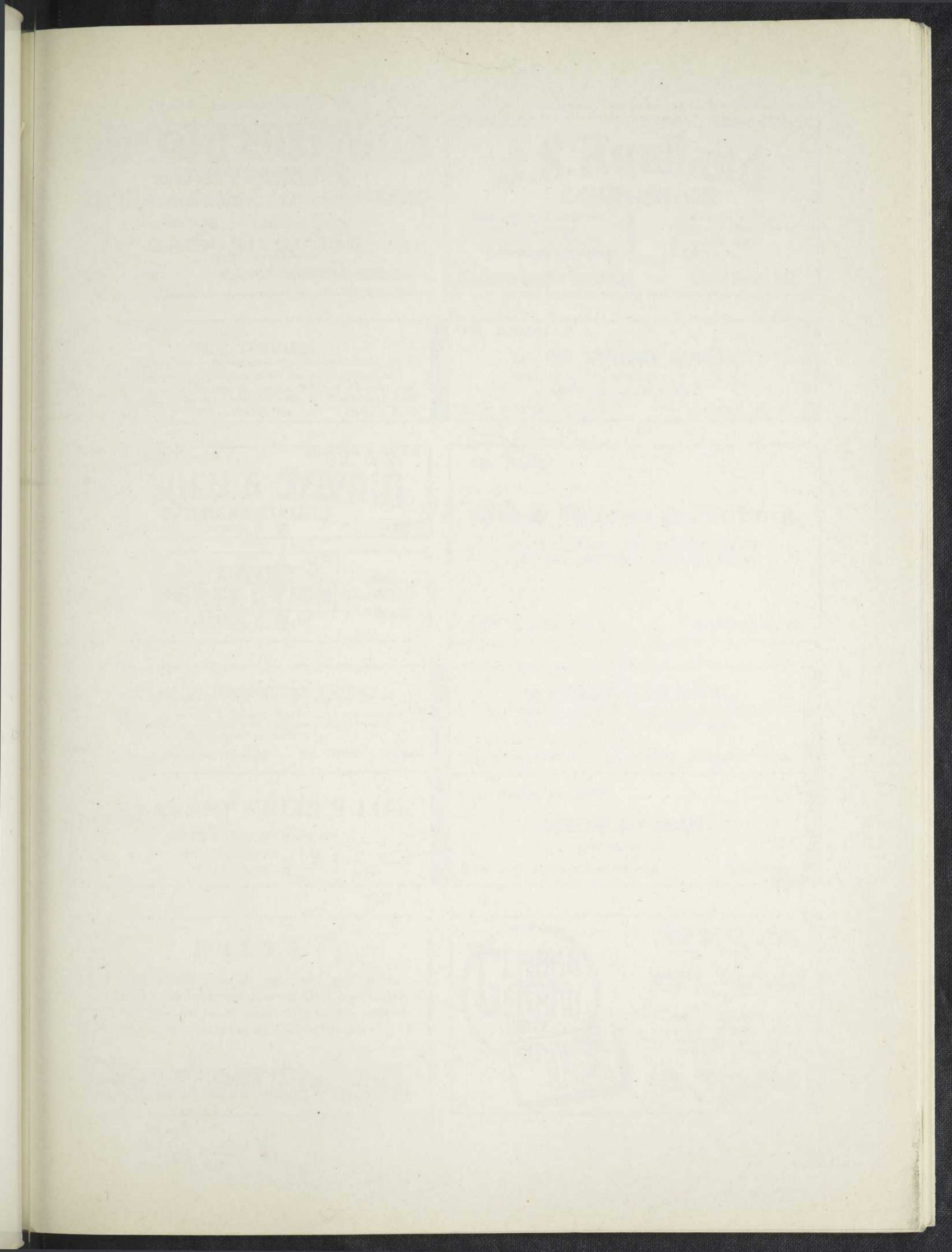


PER
R-382
EX. J
15

REVUE DOMINICAINE







B

Tulle, France

TÉL. 2-1

HOMM

Re
Spéc
Cand
TÉL. 88

ARMAND

TÉL. 3
m

44, STE

TÉL.

FRONTEN

3186

St

Angle

C

Les t
assur
requi

LE

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU
PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J. S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourrage
Carrosserie endommagée
et débassage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories

Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992

13, rue d'Aiguillon

Québec, P. Q.

TÉL. 4-2473

LA CIE HUBERT MOISAN

ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC

SERVICE D'AMBULANCE

297, RUE ST-JOSEPH

QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU
(TÉL. 3-3776)

EDMOND SYLVAIN
(TÉL. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q.

TÉL. 2-224

TÉL. 6070

Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

252, D'AIGUILLON

QUÉBEC, P. Q.

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTRÉAL

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
Fabrication de réservoirs

Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

O. PICARD & FILS INC.

PLOMBERIE — CHAUFFAGE — ÉLECTRICITÉ
VENTILATION — AIR CLIMATISÉ

GÉRANT: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN TÉL. 2-1239 QUÉBEC, P. Q.

TÉL. HARBOUR 3377

GASCON & PARANT

ARCHITECTES

934 EST, SAINTE-CATHERINE

MONTRÉAL

PRÊTS

Les demandes de prêts de tous ceux qui peuvent
assurer le remboursement dans un délai raisonnable
reçoivent toujours à nos succursales ce bon accueil
qui est une tradition dans cette banque.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL. 2-9872

QUÉBEC: 104, ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS:
OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH
MONTRÉAL

Machineries de buanderie
Glacière électrique
Moteurs
Ustensiles de cuisine
Chauffage
Air climatisé
Ventilation
Brûleur à l'huile MAZOUT

LANGLAIS & FRÈRE ENRG.
(Chauffage & Ventilation Ltée)
152, de la Couronne Téléphone : 2-8224
Q U É B E C
Foyers hydrauliques JONES (stoker)
Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE
FAMEUX POÊLES THERMOS

Equipement d'hôpitaux
Pompe
Fours mignolets
Fournaises
Compresseurs
Machinerie diverse
Brûleur à l'huile légère



tél. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.



ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
VOIET-NOUS
TÉLÉPHONEZ À
BE. 3984
La Photogravure Nationale Limitée
282 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTRÉAL

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE
TÉL. 2-9411
67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL

Outremont, P. Q.

Tél. CRescent 4183



Gouttes nasales **PRIVINE**

pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
COMPAGNIE CIBA LIMITÉE - MONTRÉAL

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
de chaussures

ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
7 à 8 - P.M.

Dir P. del Vecchio

SPECIALITÉ:

MALADIE CHRONIQUE/
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FR. 1895
900 est. Sherbrooke

**LA BANQUE
CANADIENNE
NATIONALE**

est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement.

Actif, plus de \$300 000 000
515 bureaux au Canada

Succursale à St-Hyacinthe
E. O. DESJARDINS, gérant

Tél.
FITZROY
8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5 5 6 5
Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal

LA SCIENCE D'AIMER

AMOUR
AMITIÉ
BONHEUR

par Paul l'ERMITE



Préface du R. P. Gabriel-M. Lussier, O. P. — AMOUR. — Notre loi de nature. — La raison et l'amour. — L'éducation chrétienne de l'amour. — La mission de l'amour. — Les cœurs qui voient Dieu. — L'ordre de l'amour et tout d'abord soi-même... mais comment. — De l'amour de Dieu par-dessus toutes choses. — Amour de Dieu et repos du cœur. — Le rôle du cœur dans la foi.

AMITIÉ. — Ce qu'elle est. — Ses devoirs. — Ses miracles. — L'ineffable ami : Notre-Seigneur.

BONHEUR. — Bonheur. — Les recettes. — Illusions et précarité. — Sagesse... et bonheur. — La « folle du logis » et son compagnon le cœur « innombrable ». — Formules vraies du bonheur. — Bonheur de la vertu.

— Le joie spirituelle. — Le dévouement au prochain. — Le travail. — Le devoir. — Le dernier mot de notre bonheur est en Dieu.

Un volume de 220 pages. PRIX : \$1.00

Du même auteur :

La Foi vivante \$0.75

La Divine Providence75

HYGIÈNE FAMILIALE ET SOCIALE

par Mme G. Boudrias



Ouvrage très pratique, très utile à tout individu et des plus complets sur l'anatomie, les premiers soins et l'alimentation rationnelle.

384 pages — 19.5 cm. — PRIX : \$1.50

En vente partout

Du même auteur :

LES NOUVELLES MAMANS

PRIX : \$0.75

DES PIÈCES DE THÉÂTRE POUR TOUS...

LES BERCEAUX VIDES (9 acteurs : 4 hommes et 5 femmes) \$0.50

Une pièce en trois actes, qui fait la lutte contre ceux qui acceptent le contrôle de la maternité ou qui sont les ennemis de la famille nombreuse.

LA DAME EN NOIR (5 acteurs : 3 hommes et 2 femmes) \$0.25

Comédie en un acte. — L'histoire d'une dégringolade morale, d'une dame mystérieuse et de beaucoup d'amour.

LA VEUVE PAPA VOINE (4 acteurs : 2 hommes et 2 femmes) \$0.25

Une comédie en un acte qui prouve qu'on peut faire bien des bêtises en ne se tenant pas le cerveau lucide.

L'ENFANT DE L'AUTRE (6 acteurs : 2 hommes et 4 femmes) \$0.35

Un mélodrame impressionnant en deux actes.

MADAMOISELLE S'AMUSE (5 acteurs : 5 filles) \$0.25

Une comédie en un acte qui démontre que ce n'est pas la vie joyeuse qui fait le bonheur.

COMMENT ON SE TROMPE (6 acteurs : 6 filles \$0.25

Une comédie en un acte pour jeunes filles. Un guide pour celles qui cherchent à se marier.

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, Av. N.-D. de Grâce (WA. 6765) Montréal — 95, Av. Empress (Tél. 2-7363) Ottawa

BONNES ADRESSES À CONSULTER

- ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :**
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
- ARTICLES RELIGIEUX :**
Imperial Novelty Mfg. Co. Ltd., 389 o., St-Paul, HA. 4946, Mtl.
- ARCHITECTES :**
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal
- ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MTL.**
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.
- ARPEUTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :**
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec, P. Q.
- ARTICLES DE SPORT :**
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec
- ASCENSEURS :**
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec, P. Q.
- ASSURANCES GÉNÉRALES :**
Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. Cherrier 3195, Montréal
- ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :**
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785, Québec,
- ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :**
Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 Québec, P. Q.
- AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :**
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 Québec, P. Q.
- AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-CARTIER, STE-FOYE, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :**
Terminus, 501, boul. Charest Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946
- AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :**
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec, P. Q.
- AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :**
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 Québec, P. Q.
- AVOCATS :**
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.
- BANQUES :**
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal
- BEURRE D'ÉRABLE :**
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOLLARD 2433, Montréal
- BICYCLETTES ET ACCESSOIRES :**
Gendron et Frère Enrg., 19½, Provost, Tél. 3-1233, Québec, P. Q.
- BIJOUTIERS :**
Guay, J.-A., 645, St-Christophe, Tél. 5892 Québec, P. Q.
- BISCUITS ET GÂTEAUX :**
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.
- BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :**
Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.
- BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :**
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.
- BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :**
Dupuis J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun
- BONBONS EN GROS :**
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec, P. Q.
- BOUCHERS, ÉPICIER, QUÉBEC MARINE GROCERS :**
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505, Québec, P. Q.
- BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :**
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec, P. Q.
- BUANDERIES :**
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal
- CAFÉ, THÉ, CONFITURES :**
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
- CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURAGE, ETC. :**
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal
- CHAPEAUX :**
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.
- CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :**
Syndicat National du Combustible,
67, Buade, Tél. 7111, Québec, P. Q.
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec
- CHARBON ET HUILE :**
Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578, Québec
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :**
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :**
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal
- CHAUSSURES :**
Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.
- CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :**
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 Montréal
- COLLEGE O'SULLIVAN :**
Chevrier, J.-P., Principal, 136, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec
- COLLÈGE VERSAILLES :**
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal
- COMPLIMENTS :**
Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.
Compliments de J. M. Québec, P. Q.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice Montréal
- CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :**
Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),
109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.
- CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :**
Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun
- CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :**
Succession Delphe Maranda,
818½, St-Vallier, Tél. 2-3808, Québec, P. Q.
- CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :**
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 Québec, P. Q.
Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543, Québec, P. Q.
- COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :**
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec, P. Q.
- COURS PRIVÉS D'ANGLAIS (JOUR ET SOIR) :**
Ecole Labrosse, 72, de l'Eglise, Tél. 4-6304 Québec, P. Q.
- COURTIERS D'OBLIGATIONS :**
Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.
- COURTIERS EN ÉPICERIES :**
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal
- COUVREURS :**
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677, Québec, P. Q.
- CRÈME GLACÉE :**
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841, Québec
- DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :**
Bouchard, J. & Fils, 54 — 5e rue, Tél. 4-1113 Québec, P. Q.
- DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :**
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville), Québec
- DRIVE YOURSELF :**
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec, P. Q.
- EAU DE JAVELLE :**
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec
- ÉCOLE DE COUPE ET COUTURE :**
Moisan, Mme M., 237, St-Jean, Tél. 2-1458 Québec, P. Q.
- ÉDITIONS :**
Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.
- ENTREPRENEURS :**
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 Québec, P. Q.
- ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :**
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179, Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 Québec, P. Q.
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec, P. Q.
- ÉPICIER-BOUCHERS :**
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ÉPICERIES EN GROS :

D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931, Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :

Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville Trois-Rivières

FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 Québec, P. Q.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec, P. Q.
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070, Québec, P. Q.

HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMMEUBLES :

Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322, Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :

Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMERIES (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :

Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :

Fabricant des « Antalgines » contre les maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, Av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 Ottawa, Ont.

LIQUEURS DOUCES :

Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891, Québec

MACHINERIES DE BUANDERIE, ETC. :

Langlais et Frère Enrg., 152, de la Couronne, Tél. 2-8224, Qué.

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec, P. Q.
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec, P. Q.
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHAND DE FOURRURES :

Zicat Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foy, Tél. 9627, Québec

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :

Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARbour 7630 Montréal

MARCHANDS-TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455, Québec, P. Q.

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A. 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 Montréal

NETTOYEURS, BUANDERIE :

Pfeiffer, P., 4, McMahan, Tél. 2-2021 Québec, P. Q.

NOTAIRES :

Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, Av. Verdun, Tél. YO. 5322 Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières
St-Jean et Lesage, 400 est, Sherbrooke, Tél. HA. 8305, Montréal

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PÂTISSERIES :

Pâtisserie Frontenac, 300, St-Jean, Tél. 2-5721, Québec, P. Q.

PHARMACIENS :

Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.

PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :

Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 Québec, P. Q.

PIERRE :

Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 Québec, P. Q.

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 Québec, P. Q.
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec, P. Q.

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec, P. Q.
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal
Queen Mary Hard. Ltd., 5323 Queen Mary Rd., *EL. 1129, Mtl.

RESTAURANTS :

Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097, Montréal

SALON DE BEAUTÉ :

Salon Mario, 40, de Mazenod, Tél. 3-0593 Québec, P. Q.

TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :

Taxis Red Diamond de Luxe, Tél. 8123 Québec, P. Q.

TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

USTENSILES DE CUISINE — ALUMINIUM :

Waterless Kitchen Equipment Reg'd.,
286, St-Joseph, Tél. 5355, Québec, P. Q.

VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :

Marché de Québec Enrg., 26-28, 1ère rue, Tél. 2-2016 Québec

Sommaire

Février 1946

SIMONE ROUTIER :

L'identification

Ecoute : « C'est toi qui dois te fondre et te confondre et non pas moi. C'est toi qui dois te retrouver et te perdre en moi ».

JEANNINE BÉLANGER : *Le Retour de Titus de M. Alfred DesRochers*

Ce poème inédit et inachevé de M. Alfred DesRochers, mais plein de promesses, déborde les cadres du régionalisme parce qu'il appartient à l'humanité. L'auteur du présent article nous en donne une analyse substantielle que les grands critiques seraient heureux de signer.

JEAN-PIERRE DESPRÉS :

Relations industrielles

Défense judicieuse et opportune du syndicalisme contre tous les préjugés dont il est victime surtout depuis la grève de Windsor. Partir de quelques faits isolés pour condamner un mouvement et surtout ignorer ses heureuses réalisations et son influence grandissante est inique et injuste.

HENRI-MARIE BRADET, O. P. :

La vie unique

« Tous les vivants d'aujourd'hui ne possèdent qu'une parcelle d'existence, et ce trésor unique, on le leur demande, on le leur arrache pour ceux de demain ».

THOMAS-ANDRÉ AUDET, O. P. : *Propos sur l'antiquité chrétienne*

Au terme de cette étude, l'auteur « exprime l'espoir, plus fragile que naïf, que nos universités catholiques du Canada, dans une louable émulation, créent à leur tour une chaire d'ancienne littérature chrétienne et ouvrent ce vaste champ aux candidats du doctorat en lettres ou en théologie ».

ARCADE-M. MONETTE, O. P. :

Que l'on peut toujours progresser dans la connaissance de Dieu

« Si les dieux s'occupent de nous, remarquait déjà Aristote, ils doivent bien s'attacher à ceux qui cultivent leur intelligence, la plus divine des choses qui semblent divines. Et pour saint Thomas cela s'entend... »

Le sens des faits

MARCEL LACOURCIÈRE : « Mauriac, romancier de la grâce ».

MARC AUBRY : « Marges : La querelle existentialiste ».

X. : « Les Editions du Lévrier ».

L'esprit des livres

Abbé GEORGES THUOT : « Le Christ, notre Roi » (*Marc Labonté, O. P.*).

FRANÇOIS MAURIAC : « Sainte Marguerite de Cortone » (*Ant. Lamarche, O. P.*).

PIERRE TRUDEL, O. P. : « Vade-mecum du policier chrétien » (*A. L.*).

Une Ursuline : « Les trois enfants de Fatima » (*A. L.*).

Mgt BAUNARD : « Le vieillard » (*A. L.*).

HENRI MASSIS : « Découverte de la Russie » (*A. L.*).

ROBERT-E. LEWELLYN : « Ta personne » (*A. L.*).

ANTOINE BON : « L'art et l'homme » (*Paul Lacoste*).

JACQUES ROUSSEAU : « L'hérité et l'homme » (*Claude Clément*).

Abbé LÉONCE BOIVIN : « Le combat social » (*Albert Lacroix*).

JOVETTE BERNIER : « Mon deuil en rouge » (*Paul Lacoste*).

GEORGES DUHAMEL : « Inventaire de l'abîme » (*Paul Lacoste*).

GEORGES DUHAMEL : « Biographie de mes fantômes » (*Paul Lacoste*).

GEORGES DUHAMEL : « Chronique des saisons amères » (*Paul Lacoste*).

HENRY BORDEAUX : « Le remorqueur » (*Paul Lacoste*).

Présentations.

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal - 18

Volume LII

Tome I

Février 1946

L'identification

Un matin j'avais compris : au Christ on s'identifie ; c'est Lui qui entre et s'installe dans le cœur, de toute sa hauteur et de toute sa largeur, avec sa Croix et ses douleurs.

Dès qu'Il est là tout devient normal, doux et égal ; c'était de Le laisser passer qui faisait mal.

Mais voilà, Il est entré. Il est le Maître de la demeure, l'exigeant et tendre tuteur de notre cœur, celui qui supportera tout pour nous, tout à l'heure.

Et aussitôt on se sent une âme nouvelle, qui n'hésite et ne marchand plus, une âme pure et quotidiennement charitable, une âme sacerdotale, oui, une âme sacerdotale.

Agir devient facile parce que c'est Lui qui décide. Quel danger de se tromper quand c'est Lui qui a parlé et non plus l'homme de péché?

Quand on s'interroge et se replie, ce n'est plus sur soi, mais sur Lui ; quel beau jour a lui : les joies et les éloges c'est pour Lui et comme il ne fait pas de bruit et petit à petit déloge l'haïssable moi !

Si c'est le Christ Lui-même qui au dedans est venu demeurer, plus n'est besoin de penser : « Je ne suis qu'un sac d'ordures ; comment Dieu pourrait-Il m'aimer ? »

Son Fils, un père peut-il ne pas l'aimer ? L'humilité est-elle oubliée ? Puisqu'il est là on peut se fier et aller. Plus n'est question de

crainte, d'angoisse, de refus, ni d'effroi. Le Christ Lui-même en soi !

Les jours passent et l'on sourit mieux parce qu'on est deux et que c'est Lui qui fait comme Il veut, de son mieux. Tout devient tellement plus lumineux !

Un moment vient pourtant, insidieusement, où tout ce que l'on a dit et fait dans la journée a mal tourné, où tout ce que l'on a donné nous a été retourné, parce que mal présenté.

En remontant plusieurs jours devant, on voit bien que le vent, on ne sait vraiment comment, a tourné puisque nous voilà ramant à contre-courant, et vent devant, avec un cœur et des bras soudain si vieux.

Mon âme, écoute, à ce moment-là, souviens-t-en, il faut vivement, oh ! vivement aller communier et L'écouter, L'écouter et cesser absolument de parler, d'interroger ; c'est l'unique façon de s'en tirer une fois engagé.

Car alors c'est dans son cœur que Jésus nous reçoit, nous regarde et nous assoit.

Il demande doucement : « Qu'as-tu fait de la couronne, des clous ? Qu'as-tu fait du bois ? Ma charité étouffe dans ton cœur étroit, vois. Tu me perdais moi aussi. Tu n'avais donc pas compris ?... »

C'est toi qui dois te fondre et te confondre et non pas moi. C'est toi qui dois te retrouver et te perdre en moi. C'est moi qui t'enveloppe, qui désormais regarde, et parle et marche, pas toi... pas toi qui me soumets, moi !...

Un matin, j'avais compris : c'est Lui qui entre et s'installe dans le cœur ; on se réveille avec une âme sacerdotale ; un moment vient pourtant où tout a mal tourné et, et... pour tout le reste, c'est comme j'ai dit.

Simone ROUTIER

Le Retour de Titus

de M. Alfred DesRochers

Certaines œuvres sont une synthèse, une somme de l'expérience personnelle, tant livresque que vécue. Elles le sont pour l'auteur, qui exprime avec perfection les vérités d'ordre historique ou esthétique qu'il veut invoquer et communiquer ; et elles le sont pour le lecteur, qui, en saisissant le message ainsi rendu dans une forme parfaite, y répond spontanément par l'immense réveil de notions et de sensations endormies que provoque chez lui le message reçu. N'en a-t-il pas toujours été de même de la poésie comme de chacun des arts, et plus encore que tout autre ? Le poète est celui qui a lu et vu une infinité de choses, qui, au cours de ses insatiables périples du monde logique et ontologique, a accumulé des trésors de faits et d'idées sans cesse en végétation dans son cerveau créé pour un besoin de produire ou de reproduire. Le souvenir des espoirs et des désespoirs traversés, des joies et des douleurs senties, va germer dans la conscience poétique avec la mémoire de grands vers ou de grandes proses parcourus, de belles musiques violemment éprouvées, de tableaux de la nature ou de la peinture aperçus une fois et dont le sublime ou la morbidesse vibre à jamais entre les cils éblouis. Puis soudain cet abîme, que dis-je, cet humus de pensées prend tige ou corps, perce la surface du sol intérieur, trouve les pétales des mots et s'épanouit en chef-d'œuvre.

Voilà toute l'importance que j'attache au poème inédit de M. Alfred DesRochers qui s'intitule : LE RETOUR DE TITUS. Dans cette œuvre, les débuts de l'ère chrétienne et l'avènement du onzième César fournissent à Alfred DesRochers le thème de l'un des plus magnifiques chants d'amour qui se soient versifiés en français. L'auteur imagine que Titus, le Titus de l'histoire et celui qu'ont célébré les poètes Racine et Métastase, le souverain que l'orgueil d'un peuple surnommait « l'Honneur et les

Délices du Genre humain » et qui dort depuis deux millénaires sous les somptueux décombres de l'Empire romain, s'éveille et que son âme renaît à la vie terrestre,

Immuable, inchangée après ces deux mille ans.

Ou plutôt, M. DesRochers suppose que les illustres mânes du prince antique n'ont jamais existé, que ce dernier, personnification en esprit et en os de l'homme éternel, se réincarne à tous les âges, recharge, génération après génération, son double fardeau de fange et de spiritualité, toujours avide d'un assouvissement que ne lui procurent ni la gloire, ni d'éphémères plaisirs, ni une philosophie sonore et creuse dont il se leurre, et que, ayant compris que l'attachement d'un cœur fidèle est la seule certitude sur laquelle on puisse compter ici-bas, le monarque finit par confier à Bérénice, et en elle à la femme éternelle, que, même lorsqu'il troquait arrogamment l'amour de cette femme contre l'ivresse de régner, c'était pour lui, Titus, payer trop cher

*...la couronne dont Rome
Orna le front qu'avait effleuré son baiser.*

Le vainqueur de Jérusalem épris d'une reine orientale veut donc épouser en Italie cette princesse pour partager avec elle l'empire, mais la constitution de son pays le lui interdit. Entre le bonheur et le sceptre, Titus n'hésite pas : il renvoie la jeune femme et reste seul sur le trône. Pourtant la mémoire du plus pur sentiment de son adolescence le poursuit et le tourmente. A travers les siècles, cet homme symbolique cherche par tous les moyens à échapper au remords : il commence par « barrer la route des Barbares » et « retarder la mort de Rome d'un moment ». Il court « flamber sur un tas de fagots en Asie », ceint tour à tour « la haire et le cilice au moyen âge », « s'absorbe dans les livres » et sillonne en tous sens l'Europe, « corseté d'une croix » ; il fait de sa plume « la torche qui luit et le feu qui consume », appelle « Valeur et courtoisie »

LE RETOUR DE TITUS

son amour idéalisé, jusqu'à ce que des pas aventureux le ramènent lui-même dans Rome, où il croit qu'en confiant son rêve au marbre

... l'art

Arracherait, un jour, l'ennui de son cœur d'homme.

Il sculpte, puis devient un rebelle « dont le verbe lacère la chrétienté crédule », avant de se constituer ensuite l'un de ces épiques découvreurs qui, partis de Palos ou de Moguer, ont tenté de cercler le Pôle et les Tropiques, « brûlés du souvenir éternel d'une chair ». Il est encore le téméraire aventurier « qui monte à l'abordage un poignard à la bouche » ; il « s'immisce dans l'âme des poètes », proclame l'homme « bon de nature » et, pour trouver l'énigme « atroce » du problème, « s'adresse à la cornue âcre du syllogisme ». Son vers « résonne sur les places publiques » ; son éloquence « articule, devant les grands, l'appel indistinct de la foule », tant que sa tête n'est pas tombée sur l'échafaud, « sans abaisser, hélas ! la somme des besoins ». Il marche côte à côte avec l'illusion et pour elle « roule la Maison du Berger » ; il s'enivre du vin de la science, puis « jette l'univers au fond d'un creuset ». C'est alors que l'ami faux et l'alcool l'entraînent « au gouffre où le génie en trois saisons s'épuise » ; mais la flèche de son rêve « transperce le sol », celle de son regard les nues. La consolation n'apparaît nulle part.

Aussi Titus se décide-t-il au retour, et la réunion des amants a lieu dans toute la splendeur et dans toute la mélancolie d'un crépuscule de septembre, étonnamment en harmonie avec le terme d'une absence et l'annonce d'un recommencement :

*Te voici, Bérénice, et c'est l'automne. Laisse
Ma main frôler ta chevelure. Quand les dieux
Unissent deux destins, c'est pour qu'un fruit en naisse.
Nous avons éludé cet ordre impérieux,
Et mon front a porté la couronne du maître.
L'enfant que nous devions à l'amour n'a pu naître.
Mais vingt siècles de peine ont embrouillé mes yeux !*

*Qu'est-ce que notre amour pourrait attendre encore ?
 Nous avons eu la paix solitaire des nuits
 Où l'être aimé se fond en celui qu'il adore ;
 L'espérance pour nous n'aurait que des ennuis
 Si, nous laissant reprendre à de fautifs mirages,
 Nous tentions, après nos innombrables naufrages,
 De trouver une rive aux plaisirs inouïs.*

*Je te retrouve enfin qui fus ma raison d'être
 Quand je cherchais ton ombre au long de mes chemins !
 Celui qui vient à toi, ce soir, n'est plus le maître
 Ayant en main le sort des trois quarts des humains,
 Mais un amant candide et simple, sans richesse ;
 Je ne t'apporte rien d'autre que ma tendresse
 Qui, deux mille ans, hâta l'aube des lendemains.*

*Car, sachant qu'un midi se croiseraient nos routes,
 Puisqu'au point de départ toute course revient,
 J'ai toujours, à travers mes deuils et mes déroutés,
 Gardé le souvenir du geste qui fut tien
 Lorsque, dans le palais ancestral de Judée,
 Le voile qui couvrait ta chair impossédée
 De sa gaze obscurcit l'éclat du ciel païen.*

*Trop de chairs ont saigné vers le rêve et la gloire
 Pour que je croie encore à ces ambitions
 Qui faisaient sous mon poing s'affaler la victoire
 Quand je pressais ses flancs nerveux de mes talons !
 Je ne chercherai plus le triomphe farouche,
 J'astreindrai désormais mon geste à ce qu'il touche
 Car j'ai su le néant des dominations.*

*C'est pourquoi je te viens, ce soir, avec des roses,
 Et pourquoi je ne veux de toi rien en retour ;
 Jonches-en le divan moelleux où tu reposes !
 Ce n'est pas le tribut d'un exclusif amour,
 Mais l'accomplissement tardif d'une promesse.
 Tu n'as pas à croiser les mains sur ma tendresse :
 C'est un bien que j'avais pour te le rendre un jour.¹*

On aperçoit vaguement combien d'imprécision et de lâchetés charrie dans son état actuel le poème à moitié ébauché. Mais quelle maîtrise n'atteste pas déjà une telle ampleur de rythme et une pareille fécondité de souffle chez le poète qui choisit, pour s'exprimer, une strophe de cette envergure ! Entre les mains virtuoses de DesRochers, la matière poétique

1. Présentement, stances 2, 48, 53, 57, 61 et 76.

LE RETOUR DE TITUS

fait en quelque sorte comme pour Puget, devant qui une légende prétend que le marbre tremblait : il commande et elle obéit. Son suprême instinct lyrique, en même temps qu'une immense culture, le détournent d'emblée des rimes enchevêtrées de septains reconnus comme inférieurs, et lui dictent ce quatrain croisé *abab* que complète un demi-sixain *ccb*, deux formes radieusement adaptables l'une à l'autre, parce que leurs simplicités additionnées ont donné le septain classique de grande race, nommé avec une justesse si prophétique « stance royale » par la tradition métrique française.

On soulignera mieux encore l'excellence de l'œuvre en indiquant sous quels éminents auspices le poète la place dès le frontispice du recueil, dans une dédicace ainsi conçue :

A
la mémoire
des anciens maîtres de la stance royale
Guillaume de Machot, William Spenser, William Shakespeare,
et à celle des merveilleux poètes français
Alfred de Vigny
et
Charles Derennes
qui rénovèrent la stance royale et la remirent en honneur
à notre époque,
ces pâles reflets
des enthousiasmes que leurs œuvres sublimes soulèvent en moi.

Dans notre correspondance, Alfred DesRochers revient à tout bout de champ sur son livre de prédilection : « Il ne me faudrait qu'un peu de paix d'esprit pour le terminer. Peut-être verrez-vous l'idée générale du poème d'après ce fragment (une soixantaine de strophes). C'est que toute vie qui n'est pas compatible avec le bonheur est une vie manquée, quels que soient les honneurs qu'elle apporte. Titus était un homme éclairé et amoureux, mais il n'a pu être l'un ET l'autre. » Ailleurs : « Avec ce que vous avez, ça doit faire quatre-vingts stances. Il ne m'en faudrait donc qu'une vingtaine pour le porter au score parfait de 700 vers — l'idéal poème à stances royales. » Et surtout, dans une lettre du

7 juillet 1942 : « La première partie comprend une douzaine de stances, dont six sur le Christ persécuté par Titus. La deuxième présente plusieurs autres poèmes (que ceux du manuscrit existant). Enfin la troisième est un anathème contre la guerre (difficilement publiable de nos jours), contre le *will to power*, et une apologie du renoncement à tout pour l'amour. »

Alfred DesRochers est évidemment de ceux qui cultivent encore cette horreur, le vers régulier, et qui croient qu'un art sans écueils de métier, à la portée, par conséquent, du premier venu, est un art facile, donc indigne. Le TITUS s'impose moins à l'attention par ses vertus d'ensemble et de strophe, que par la qualité individuelle de chaque ligne du poème. L'épithète, opulente à la rime, a presque disparu, partout ailleurs, de l'ouvrage. Le vers de DesRochers, parvenu à sa maturité, s'y révèle simultanément d'une telle concision et d'une telle quintessence d'inspiration, il y a tant de frappé dans les vers-sentence du poète et de concentré dans ses « vers-maximum » ou « vers-mot », que l'on se demande s'il faut y admirer davantage le sobre classicisme de la forme ou quelque indéfinissable romantisme de fond que l'on n'épuise pas. L'auteur écrit par exemple le vers que voici :

Les nuits du rossignol muet de ton absence.

Thème cher aux rimeurs, qui ont évoqué sur tous les tons ces nuits où, à cause de l'éloignement d'un être aimé, le rossignol, c'est-à-dire la voix des choses, semble muet ; mais concrétiser, mais convertir ainsi, grammaticalement parlant, un ablatif en génitif, mais ramasser cette banalité, ces longueurs en une image fulgurante de densité et de nouveauté, n'était-ce pas accomplir, à l'échelon poétique, un exploit bien remarquable ? J'épelle et retrace ici, au hasard de mon par-cœur, une série de formules nées, semble-t-il, pour durer :

*Posons à notre tour quelque geste éternel.
Car c'est en soi que l'homme a trouvé le devoir.
J'ai fouetté les sept mers de mon fébrile espoir.*

LE RETOUR DE TITUS

*Mais ton souvenir même était mon châtement.
J'ai marqué tant de soirs d'un « Diem peridi ».
Cet unique désir a torturé mes mains.
J'ai salué la mort du seul regret de toi.
Et ma course reprit vers ton enchantement.
J'ai cherché le bonheur ailleurs qu'entre tes bras.
Quand la nuit emplissait d'ombre les cathédrales.
L'espérance et l'amour sublimisant ta chair.
En moi j'ai condensé la science des temps.
Et l'Enfer apparut à mon œil dilaté.
Un étalon d'airain cambré pour le départ.
Et j'écoutais ainsi peut-être mes regrets.
Les maux dont souffrait l'homme obscur, je les fis miens.
Un ciel universel succède aux cieux romains.
Nous étions nés tous deux pour un amour d'automne.
La foule n'a jamais inventé de vertus.
Tu vis, et la douleur de toi née est absoute.
Bienheureuses les chairs sans fin multipliées !
Je ne demande rien de tes yeux que leur joie.
Ta chair, que mon amour hausse jusqu'au symbole.
Et l'abondance encor pire que la misère.
Le silence endormi de la lune sur l'eau.
Quand le Sénat romain me défendait tes lèvres.
Je ne veux rien savoir sauf que tes bras sont blancs.
Nul ver ne rongera l'amour que je te porte.
Tu restes le désir de mon adolescence.*

On devine le rang qu'occupera dans la littérature canadienne-française ce poème une fois achevé. Mais le moment n'est-il pas venu, aujourd'hui, d'étendre un peu nos perspectives comme juges, et de reporter, pour toutes fins de comparaison, une pareille œuvre sur le plan mondial de la littérature francophone ? DesRochers, ci-devant poète du terroir par l'*Hymne au Vent du Nord* et *Ma Patrie* — mieux encore que dans ces sonnets paysans d'*A l'ombre de l'Orford* que je continue de répudier avec entêtement — DesRochers, dis-je, s'oriente maintenant vers la carrière de poète international. S'universaliser, c'était, selon moi, élargir le mot d'ordre régionaliste et faire sauter les cadres trop étroits d'un nationalisme particularisé¹. Nos patriotisants m'objecteront que des

1. Cf. *L'Hymne au Vent du Nord* de M. ALFRED DESROCHERS, livraison de décembre 1940 de la *Revue dominicaine*. Dans mon attitude d'il y a cinq ans, je n'ai pas bronché d'une ligne à cet égard.

extraits de cette œuvre ne sauraient décorer une anthologie représentative de la poésie canadienne-française ; mais je réponds que je la destine à l'anthologie de l'humanité.

Alfred DesRochers termine par une émouvante figure de langage la dédicace du TITUS :

*Tel le vieillard de Louis Bouilhet
j'apporte,
n'ayant rien d'autre,
d'étiques colombes au temple désert...*

Le temple désert, c'est le sanctuaire de la poésie communément désertée de nos jours et vouée à un sort inconnu en ces prodromes de l'âge atomique. A celui qui a la riche audace de vouloir revenir aux dieux abandonnés, souhaitons l'ambition soutenue, les loisirs et le courage. Mais quelle reliure, d'un luxe assez inouï, sera digne d'enclorre le texte définitif du précieux manuscrit ? Quelles mosaïques de suèdes ou de maroquins inestimables recevront ce poème qui m'apparaît d'avance comme une des plus belles fleurs de la latinité ? Je l'imagine déployant aux pages d'une édition de choix un gothique rare que pourraient agrémenter çà et là d'admirables lettrines, et orné de bois suggestifs du regretté Gibran peut-être, dont l'un montrerait, sur fond de marbres en ruine ou de cyprès fatidiques, l'empereur qui serre d'un bras la lyre et de l'autre une femme éplorée, avec pour inscription, au bas du tableau, ce fragment d'un alexandrin que j'ose qualifier d'immortel :

Les roses de Pæstum sont en cendre...

Jeannine BÉLANGER

Relations industrielles

DE LA MÉFIANCE À LA COLLABORATION

L'une des caractéristiques dominantes de la vie économique et sociale de tous les Etats modernes est le développement du syndicalisme ouvrier. Jadis combattus et tolérés dans la suite, les syndicats¹ participent aujourd'hui à la solution des problèmes de reconstruction qui se posent à l'attention immédiate de tous les gouvernements. Ils dépassent les cadres de leur activité propre (organisation des travailleurs en vue d'améliorer les conditions de travail) pour exprimer leur point de vue sur des questions strictement politiques, voire même de paix internationale et de sécurité collective. C'est que le syndicalisme a atteint sa majorité. Il incarne les aspirations profondes de la classe ouvrière dont il faut tenir compte à tout moment. Le Canada connaît lui aussi cette évolution du syndicalisme. Un parti politique qui tenterait de l'ignorer ferait une expérience coûteuse.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les statistiques du mouvement syndical pour juger l'ampleur de son développement chez nous. De 358 967 qu'ils étaient en 1939, les effectifs des syndicats atteignaient à la fin de 1944 le nombre de 724 188, c'est-à-dire plus que le double. Mais c'est en analysant les tendances de la législation ouvrière que l'expansion du syndicalisme prend une signification réelle. Depuis 1944 les négociations collectives et l'arbitrage sont devenus obligatoires pour les associations ouvrières et patronales. Non seulement la législation affirme le principe de la liberté syndicale, mais elle lui accorde une reconnaissance pratique en obligeant les employeurs à négocier de bonne foi des conventions collectives avec les syndicats qui groupent la majorité des travailleurs dans leurs entreprises. Bref, c'est le principe

1. ou les unions ouvrières.

démocratique appliqué aux relations industrielles. Nous sommes loin de 1871 où le fait d'appartenir à un syndicat pouvait être interprété comme une restriction à la liberté du commerce punissable d'emprisonnement.

La position des syndicats n'a pas été seulement améliorée vis-à-vis les employeurs. Le caractère tripartite des organismes gouvernementaux chargés d'administrer la législation ouvrière et les lois de sécurité sociale a entraîné la participation des syndicats à l'action gouvernementale, tandis que s'accroissait également leur participation à la fonction consultative. Tels sont les faits. On peut se demander s'il y a lieu de se réjouir des nouvelles tendances du syndicalisme au Canada.

Les grèves récentes risquent de placer dans une fausse perspective l'activité syndicale. Sans avoir à se prononcer sur la grève de Windsor finalement référée à un tribunal d'arbitrage dont la sentence sera exécutoire par les parties, il reste que cette grève a inquiété l'opinion publique influencée par des reportages de la grande presse, qu'avec raison peut-être, on a regardé comme plus ou moins objectifs. Quoi qu'il en soit, le profane, étranger aux fins et aux tactiques syndicales, peut se demander si les syndicats ne tentent pas d'imiter la grenouille qui voulut se faire bœuf.

Il est regrettable que l'opinion publique ne soit informée que des conflits industriels et qu'elle ignore l'aspect positif du syndicalisme, à savoir la collaboration franche et efficace qui résulte des conventions collectives dans des centaines et des centaines d'entreprises. La nouvelle d'une grève est beaucoup plus spectaculaire que la signature et l'administration d'une convention collective. Il y a lieu de se demander si les Ministères du Travail ne devraient pas trouver une formule quelconque pour mieux faire connaître le bilan positif des relations patronales et ouvrières au pays. A tout événement, pareille initiative éclairerait le public et rendrait justice au syndicalisme.

L'homme de la rue rumine inconsciemment toute une série de préjugés contre les syndicats et leurs dirigeants. Qui de nous n'a pas en-

tendu des affirmations aussi discutables que celle-ci par exemple : les syndicats sont des « rackets ». Ou encore celle-ci : les chefs ouvriers sont des agitateurs qui n'ont pas de parole. La litanie pourrait se prolonger indéfiniment. Le syndicalisme n'étant pas une institution de droit divin, il est fort possible que concrètement certains syndicats deviennent des monopoles discutables. Serait-ce une raison pour abolir le syndicalisme ? Aussi bien alors prohiber toute entreprise commerciale ou financière sous prétexte que certaines exploitent le consommateur. Que des chefs ouvriers soient des agitateurs sans parole, cela peut arriver car les syndicats sont dirigés par des hommes et non des anges. Le monde des affaires n'a-t-il pas lui aussi ses agioteurs et ses escrocs ? N'est-ce pas ridicule d'aborder le syndicalisme avec un pareil état d'esprit ? On n'a pas de raison d'être plus exigeant à l'endroit des syndicats que des entreprises capitalistes privées.

Que le syndicalisme ait à suppléer à des déficiences réelles, personne le sait mieux que le syndicalisme lui-même. En somme, il s'agit de ne pas exiger plus qu'il ne faut dans les circonstances. Jusqu'à ces dernières années, les syndicats ont rencontré en plusieurs milieux une méfiance et une opposition quasi irréductibles. L'orientation du syndicalisme s'en est ressentie. Le recours aux moyens violents s'est imposé souvent aux syndicats qui devinrent forcément des organes de lutte et de concurrence, alors qu'ils doivent être envisagés comme des organes de négociation et de collaboration. Devant combattre pour maintenir son existence même, le syndicalisme n'a pu consacrer, autant qu'il l'aurait voulu, une partie de son temps et de ses énergies à la formation de chefs ouvriers qui auraient pu apporter au patronat une collaboration loyale et permanente, plus considérable.

Un fait récent illustre bien ce qui précède. A l'occasion de la grève de Windsor, l'idée d'une grève générale à travers le pays fut lancée par certains groupements. Tous les corps centraux en rejetèrent la légitimité et l'opportunité, recommandant plutôt aux syndicats de verser une journée de salaire à la caisse des grévistes. Percy Bengough, Président du

Congrès des Métiers et du Travail, justifia ainsi la décision du Congrès : une grève générale serait une tactique dangereuse autant que stupide ; les milliers d'ouvriers qui sont régis par des conventions collectives n'ont pas l'intention de violer les engagements qu'ils ont contractés envers leurs employeurs. Souhaitant un règlement juste du conflit de Windsor, M. Bengough ajoutait : « Mais lorsqu'ils auront obtenu satisfaction, nous ne pouvons admettre qu'immédiatement après avoir conclu cette entente de travail, ils la brisent tout de suite parce qu'il y aura un autre employeur hostile engagé dans un différend industriel dans une autre partie du Canada ». C'est le bon sens même. Mais M. Bengough aurait-il pu adopter la même attitude si, comme il y a vingt ans, les patrons combattaient ouvertement ou sournoisement les syndicats ouvriers par la formation de syndicats de compagnie, la pratique de la liste noire et de l'espionnage industriel ! J'en doute fort. La loyauté chez les employeurs appelle la loyauté chez les syndicats et vice versa.

En somme, il y a lieu d'être optimiste sur l'avenir de l'évolution des relations industrielles. Les campagnes d'éducation populaire organisées par les syndicats eux-mêmes ou en collaboration avec les Universités sont un indice encourageant. Plusieurs universités, dont Laval, Queen's, Montréal, Dalhousie, ont mis sur pied des départements de relations industrielles dont le but est de former des techniciens qui seront d'un précieux concours aux syndicats, aux employeurs, aux comités paritaires et aux commissions gouvernementales chargés d'administrer la législation ouvrière. Des cours spéciaux abrégés à l'intention des personnes déjà engagées dans les relations industrielles obtiennent un grand succès. Ainsi l'an dernier, le Département des Relations Industrielles de Laval en collaboration avec le Service Extérieur d'Education Sociale organisa une session intensive de quinze jours à laquelle participèrent plus de soixante-six personnes : chefs de syndicats, secrétaires et inspecteurs de comités paritaires, directeurs de personnel, contremaîtres, fonctionnaires fédéraux et provinciaux. Les résultats de cette initiative dépassèrent les espérances les plus optimistes. D'autres initiatives semblables existent

RELATIONS INDUSTRIELLES

dans d'autres villes canadiennes. Un pareil succès aurait-il été possible il y a seulement dix ans ? Il est permis d'en douter.

Cela démontre que d'ici peu d'années une nouvelle génération sera à l'œuvre dans le domaine des relations industrielles. A l'ignorance et à la méfiance réciproques d'autrefois se substitue présentement aussi bien chez les employeurs que chez les syndicats un esprit de plus grande justice et de collaboration plus éclairée. Avant de s'alarmer devant l'éclosion d'un conflit ouvrier, ne vaudrait-il pas mieux envisager la situation dans son ensemble et insister davantage sur les réalisations plutôt que sur les déficiences ? S'inquiéter outre mesure équivaldrait à réclamer la fin de l'aviation à cause des accidents d'avions.

Un signe encourageant est le soin qu'apportent maintenant les employeurs à établir des relations normales et permanentes avec leurs ouvriers par l'intermédiaire des syndicats. Alors qu'hier l'existence d'un syndicat était considérée comme un élément de trouble à l'intérieur d'une usine, aujourd'hui le syndicat est envisagé comme un facteur de collaboration et de stabilité industrielles. Un plus grand nombre d'employeurs que dans le passé se rendent compte des avantages qu'ils peuvent retirer des conventions collectives. Bien administrée, c'est-à-dire avec loyauté et justice, la convention collective crée un lien de solidarité entre les travailleurs et la gérance de l'entreprise. A l'arbitraire et au favoritisme, la convention collective substitue des standards précis et généraux qui s'appliquent à l'ensemble des salariés d'une même compagnie. C'est pourquoi la convention collective de travail loin d'être le terme des relations industrielles est le point de départ de la collaboration qui doit exister d'une façon permanente entre le syndicat et le patron.

Le développement des comités mixtes de production est un exemple typique de la contribution pratique que peuvent apporter les travailleurs à la solution des problèmes techniques de la production. Ces comités offrent à la direction des entreprises le moyen de connaître les idées des travailleurs qui sont en excellente position pour suggérer des améliorations à leurs procédés de travail. La suppression du gaspillage,

l'amélioration de l'efficacité, la conservation des matériaux et de l'outillage, l'utilisation la plus complète possible des aptitudes de la main-d'œuvre, la sécurité des travailleurs, la diminution de l'absentéisme, voilà autant de problèmes qui sont du ressort des comités mixtes de production. Sans l'appui des syndicats, leur rôle ne sauraient être réellement efficace. Un comité mixte de production où il n'existe pas de syndicat et de convention collective risque fort de conduire éventuellement à la formation d'un syndicat de boutique, résultat qui serait désastreux pour les ouvriers. Toute compagnie désireuse d'établir des relations stables et permanentes avec ses salariés atteindra ce but plus facilement si le syndicat est là pour canaliser et interpréter leurs besoins. Le syndicat conduit à la convention collective et au comité mixte de production, deux objectifs que doivent rechercher les employeurs conscients de leurs véritables intérêts.

Parallèlement au développement du syndicalisme les employeurs ont formé des départements du personnel chargés spécialement d'étudier les relations entre la gérance et le syndicat. Aussi bien que le syndicat, la gérance d'une compagnie doit élaborer sa conception des relations industrielles. C'est le rôle propre d'un département du personnel qui, en plus, a la responsabilité d'appliquer les clauses de la convention collective signée par la compagnie et le syndicat. C'est encore lui qui doit informer les agents de maîtrise (surintendants, contremaîtres, etc.) des engagements pris par la compagnie à l'égard du syndicat, porte-parole des salariés. Une erreur de jugement ou un acte de favoritisme de la part d'un contremaître sont suffisants pour compromettre les relations industrielles d'une compagnie. Si le syndicat a des responsabilités, un département du personnel en a également de très lourdes. C'est pourquoi les employeurs doivent apporter aujourd'hui autant de soins à leurs relations industrielles qu'ils en apportent au choix des matières premières, à l'outillage, à la recherche scientifique, à l'expansion des marchés, etc.

RELATIONS INDUSTRIELLES

Si les officiers d'un département du personnel considèrent que leur rôle est de limiter au strict minimum l'expansion du syndicalisme à l'intérieur de l'entreprise, ils peuvent être certains de provoquer une grève à brève échéance. De même s'ils envisagent une convention collective comme une feuille d'impôt sur le revenu, c'est-à-dire s'ils cherchent par tous les moyens à en violer l'esprit et la lettre, les relations industrielles d'une telle compagnie sont vouées à un échec inévitable. L'attitude la plus paternaliste ne saurait racheter un acte de mauvaise foi ou une violation flagrante de la convention collective. D'où les immenses responsabilités d'un département du personnel aussi bien à l'égard de la gérance de l'entreprise que du syndicat et des ouvriers.

De ce qui précède il ressort que l'évolution harmonieuse des relations industrielles est avant tout une question de bonne foi et de justice. La législation ouvrière la plus parfaite fera faillite si le syndicat et l'employeur, tout en respectant les grandes lignes de cette législation, sabotent petit à petit la confiance qui doit être à la base de leurs relations.

Il y a lieu d'espérer que les relations industrielles soient toujours envisagées par les employeurs et les syndicats ouvriers comme une collaboration et non une opposition systématique entre les agents de maîtrise et les ouvriers. Parmi bien d'autres, c'est là une des conditions essentielles au maintien de l'entreprise privée.

Jean-Pierre DESPRÉS

Secrétaire du Département des
Relations Industrielles de Laval

La vie unique

Si la pluralité des existences et la réincarnation sont inadmissibles, notre vie est unique. Ce que chacun d'entre nous a commencé dans le sein maternel, il le terminera définitivement avec le dernier soupir exhalé de sa bouche. Notre vie, comme les cours d'eau, ignore les retours en arrière, les reprises, les arrêts ; une fois commencée, une inflexible loi la pousse vers le terme. Ni escale, ni repliement, ni rétrogression, mais un glissement continu : telle est notre aventure.

Les animaux et les végétaux connaissent aussi une vie unique. Comme nous, ils n'occupent qu'une place dans l'abîme du temps ; comme nous également, ils ne remontent jamais à leur origine. La bête naît, vit et meurt une seule fois ; un commencement, une durée et une fin. Les prairies et les arbres n'ont de parure qu'une, et chaque parure n'a qu'une saison. Les fleurs, les fruits et les feuilles ne reçoivent de sève que pour une vie éphémère. Les jours de la progéniture sont mesurés par les générateurs, qui, à leur tour, sont contraints dans leur « élan vital ». Tous les vivants d'aujourd'hui ne possèdent qu'une parcelle d'existence, et ce trésor unique, on le leur demande, on le leur arrache, pour ceux de demain.

Nous sommes présentement ce que nous n'avons jamais été et ce que nous ne serons plus jamais. De ce point de vue, notre situation n'est guère différente de celle de l'univers. Sans doute, nous survivrons, mais la survie n'est point la vie telle que nous l'expérimentons aujourd'hui. Des êtres différents dans un monde tout autre ; de nouvelles manières de connaître et d'aimer ; plus de temps continu mais une durée simultanée ; une vie comme celle des anges. Cet au-delà, qu'il soit plus beau ou qu'il le soit moins que notre ici-bas, selon qu'il sera pour nous ciel ou enfer, nous offrira une autre existence. Mais la nôtre, celle de maintenant, l'éternité elle-même ne nous la rendra point. Nous la perdons sans espoir de la retrouver ; espérons mieux mais ne l'espérons plus.

LA VIE UNIQUE

Pour mieux jouir de la vie, il nous faudrait prendre une conscience plus vive de son unicité. Si nous apprécions peu la condition humaine, c'est que nous méconnaissons trop souvent ce point de vue. Nous oublions que nous sommes, pour aujourd'hui seulement, des habitants de la terre, des êtres mêlés aux problèmes du monde. Vivre, c'est tenir un avantage sur nos prédécesseurs que nos successeurs tiendront sur nous-mêmes ; c'est jouir d'une situation jamais goûtée avant maintenant et qui deviendra impossible durant tous les siècles futurs. Pour le seul présent et le seul ici-bas, un corps nous impose ses servitudes, un univers nous propose ses mystères, des biens sensibles nous plaisent et nous séduisent. Ici et maintenant seulement, nos cœurs choisissent leurs sources de bonheur ; pour un temps limité, nous sommes des créatures à la fois charnelles et spirituelles ; pour une rapide durée, nous sommes dans l'espace et le temps. Quel privilège d'être des vivants sur une terre qui nous cache tant de morts ! Entre les nombreuses générations d'hommes disparus et la multitude, peut-être plus grande, des vivants futurs, nous nous situons comme les seuls détenteurs de la vie.

Franchement, si notre existence n'était pas unique, elle aurait beaucoup moins d'intérêt. Ces jours de l'ordination sacerdotale, de la profession religieuse ou du mariage, n'empruntent-ils pas une large part de leur bonheur à leur caractère unique, irrévocable et d'une portée immense ? Tout instant, reconnu solitaire et important, cause en nous une semblable émotion, si nous en prenons conscience. Notre vie aussi tire moins son intérêt des plaisirs qu'elle nous offre que du sentiment de la vivre. Se rassasier des jouissances est assez facile, mais comment se contenter du bonheur de vivre une aventure unique ! Celui qui éprouverait jusqu'à la sensation physique le fait de vivre trouverait des joies inaccessibles à toute tristesse. Un charme nouveau s'ajouterait même à ses actes qu'il sait et sent devoir échapper un jour à son pouvoir.

Ce sentiment de la vie, qui en constitue le principal intérêt, a pour compagnon inséparable et comme ombre de sa clarté, le sentiment de la mort. Deux perceptions qui se mêlent et s'équilibrent, à la vue de

deux ennemis qui s'unissent et s'entre-tuent dans notre être. La tristesse de mourir n'appartient qu'à ceux qui goûtent le plaisir de vivre, et la mort est le partage des seuls vivants. En ceux-ci, c'est la double vie physique et psychologique qui meurt constamment. Un peu de réflexion suffit pour nous en rendre compte, pour en prendre même une conscience aiguë.

Hélas ! notre vie est unique, et notre corps, le premier, se refuse à la vivre. Dans son entité physique, la vie est une combustion de l'organisme. Celui-ci se compose de pièces aux énergies mesurées, d'une qualité souvent douteuse, et dont la meilleure n'assure jamais un très long voyage. Les cellules du cerveau, les allées et venues du sang, les sécrétions des glandes, les pulsations du cœur, les fonctions digestives, tout, absolument tout s'use, se détériore, se consume. A ce sûr travail de démolition, le sommeil, la nourriture et le repos ne remédient que pour une part. Les corps, comme les édifices, se réparent un temps ; un jour, les uns et les autres s'écroulent. Dans ce conflit que se livrent la vie et la mort, celle-ci l'emporte infailliblement sur celle-là ; c'est la guerre d'où les vivants sortent vaincus. Un célèbre médecin, Claude Bernard, disait de notre vie physiologique : « Vivre c'est mourir ». C'est sentir notre corps qui s'arrête et s'éteint, comme une lampe à bout d'huile, quand notre âme, sûre de son immortalité, voudrait marcher encore et vivre toujours.

Dans son aspect spirituel et conscient, notre vie est aussi une mort. En effet, nos divers états d'âme, notre mentalité aux différents âges, nos pensées et nos sentiments, tout nous quitte dans une fuite éperdue. Semblables aux vagues, nos intérieurs se bousculent et se succèdent pour se perdre dans notre subconscient. Sans doute, la mémoire s'efforce d'enchaîner le passé au présent, mais ce passé n'a plus valeur de présent, et les souvenirs qu'elle ressuscite ressemblent étrangement à des fantômes. Qui a jamais réussi une reconstruction parfaite des joies naïves de son enfance, de ses passions brûlantes, de ses premières amours, une fois l'âge d'homme atteint ou la lave refroidie ? L'atmosphère de notre âme

se confine à l'instant présent, et sa résurrection parfaite reste impossible. Je sais que Marcel Proust est allé « à la recherche du temps perdu » ; que d'autres avant lui, comme Sainte-Beuve, de Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Huxley, Mme Woolf, rêvèrent d'une vie qui passe librement d'un lieu à un autre, d'un moment à un autre. Ces théoriciens de l'existence enchaînée, ces « plongeurs dans le temps perdu » veulent, pour nos états conscients, un perpétuel maintenant, une éternelle actualité. C'est toute la théorie symboliste qui ambitionne des explosions du passé en nous, par le moyen d'une correspondance sensible. Un parfum, un son, une couleur seraient comme l'étincelle par laquelle des instants passés revivent en nous, avec une valeur de présent. Telle est la tentative de quelques rares humains qui ne peuvent se consoler de mourir sans cesse.

Cependant, il faut regretter pour eux et pour nous, le démenti qu'apporte la condition humaine à leur projet. Le passé ne peut se cristalliser dans le présent, ni notre vie consciente tenir dans un perpétuel maintenant. En effet, cette conscience actuelle de tous nos états d'âme successifs ne s'accomplirait que par le rêve. Or, le rêve est une rupture avec la réalité, avec cet « ici et maintenant » ou ce « hic et nunc », qu'il est impossible de méconnaître sans infidélité aux devoirs de l'heure. On ne peut éterniser l'instant sans rompre avec l'espace, et entendons par là les conditions concrètes de l'existence. Au fond, c'est l'illusion de l'éternité que ces poètes ont voulu se donner, en oubliant qu'ils y sacrifiaient leur état présent. Gérard de Nerval l'avoue dans son introduction au *Second Faust* : « Il serait consolant de penser, en effet, que rien ne meurt de ce qui a frappé l'intelligence, et que l'éternité conserve dans son sein une sorte d'histoire universelle, visible pour les yeux de l'âme, synchronisme divin, qui nous ferait participer un jour à la science de Celui qui voit d'un seul coup d'œil tout l'univers et tout le passé ». Ce privilège divin, on l'ambitionne pour la vie présente : « L'homme, écrit Albert Béguin, pourvu qu'il sache le vouloir, peut nourrir l'espoir de connaître, dès cette terre, la plénitude de la joie divine ».

Nous devons y renoncer pour ne pas sacrifier notre condition humaine. Mais alors ? Il ne nous reste plus qu'à mourir, dans notre âme aussi bien que dans notre corps. Pas plus qu'on ne stabilise celui-ci à un moment précis de son évolution, on ne peut fixer le continuel écoulement de ses états intérieurs. Contre le vœu de Lamartine, on ne jette jamais l'ancre un seul jour et l'on ne s'arrête pas à la page aimée. Il faut marcher, dit Bossuet, et les plus avarés livrent aussi leur vie à la mort. Plus un corps a de forces, un esprit de pensées, un cœur de flammes, davantage le temps les pille, les dépouille, les détruit. Alors que les bandits et les malfaiteurs se réduisent à l'impuissance, le temps multiplie impunément ses attentats contre notre vie corporelle et consciente.

Quel vivant n'en pourrait souffrir ? « C'est une chose terrible, écrivait Pascal, de sentir qu'en soi tout s'écoule, à chaque instant ». Nous reprochons quelquefois au temps de fuir, alors que nous fuyons avec lui, à une vitesse égale. « L'homme, disait Brunetière, est un animal qui connaît la mort. La mort, elle n'est pas seulement au bout de notre destin. Elle est installée dans notre vie, qu'elle déchiquette lambeaux par lambeaux. Elle nous la prend, elle nous l'arrache seconde par seconde. Nous ne pouvons pas penser à elle sans que déjà cette pensée ne lui appartienne. Notre passé est sa proie et notre présent nous est à peine perceptible. Si nous avons l'oreille fine, nous pouvons entendre la chute de nos instants dans le néant, comme un vase qui se vide goutte à goutte ». Passer si vite et mourir chaque jour, voilà l'angoisse coutumière de qui-conque réfléchit et aime sa vie. Certains êtres éprouvent la sensation presque physique de leur glissement, de leur enlèvement, de leur mort toujours actuelle.

Le sentiment d'une vie unique et fuyante provoque des réactions différentes chez les humains, selon qu'ils la prennent pour l'épave qui ne se rattache à rien ou pour le roc sur lequel s'édifie l'éternité. Chez tous, cependant, s'allume un ardent désir d'en profiter, mais pour des fins et par des moyens qui s'opposent. Tous se révèlent des sages dans leur frénésie d'exploiter l'existence, de la piller, d'en extraire le maxi-

LA VIE UNIQUE

mum de biens et de bonheur. Rien n'est plus vrai que cette formule : « Il faut vivre sa vie », si on l'entend d'une volonté de tirer parti de toute l'aventure terrestre. Le vigneron pauvre presse le raisin jusqu'à la dernière goutte de son jus, et les dépositaires d'une vie brève et unique manqueraient d'ardeur et de voracité à la vivre, à en exiger du cent pour cent en tout ! Unicité et rapidité de la vie, c'est plus qu'il n'en faut pour exciter l'appétit des vivants.

Les hommes ne se trompent donc pas dans leur ardeur et leur passion de vivre. Ils font erreur dans le choix des biens qu'ils réclament de leur vie. Ce n'est pas l'appétit que je blâme mais les mets. Que tous en croient les poètes, quand ils leur disent : « N'abandonnez pas le monde, car il regorge de joies pures et vraiment divines qui seront perdues si vous ne les moissonnez pas ». Duhamel nous enseignant « la possession du monde » et Maurois « l'art de vivre » méritent d'être écoutés. Il faut pourtant leur refuser notre adhésion, quand ils font de cet art et de cette possession la fin de la vie présente, et non plus le moyen de la survie. De même, nous devons rejeter, comme égarée, l'ardeur de vivre des philosophes, romanciers et autres, qui les pousse à diviniser la matière, le plaisir, la vie elle-même. Si grande que soit notre soif, nous ne pouvons l'éteindre à toutes les sources, comme le voudrait Gide, ni satisfaire notre appétit de toutes les nourritures. La passion de la vie, comme toutes les autres passions, est indifférente ; elle est une force qui tire sa bonté ou sa nocivité de son orientation par des forces supérieures. C'est notre foi, encore plus que notre raison et notre volonté, qui doit diriger notre ardeur de vivre.

Chez les véritables croyants, le goût de la vie n'est pas moins fort que chez les athées et les voluptueux. Mais leur passion est orientée par la croyance en la survie. Pour eux, cette vie est l'escalier de l'autre, le temps une monnaie d'éternité, aujourd'hui une préparation de demain. Aussi voyons-nous ces convaincus, plus ardents à vivre leurs années, que tous les partisans et apôtres d'un destin qui s'achèverait au tombeau. Puisque leur petite existence a pour enjeu Dieu et son royaume, les

passionnés de l'éternel se ruent sur les jours éphémères, décidés à leur arracher tout le bien, tous les mérites, tous les profits. Ni les risques, ni les épreuves, ni les sacrifices ne paralysent leur élan, leur fièvre, leur rage, leur fureur de conquête. Leur Maître dit : « Faites-vous des trésors au ciel qui ne se dissipent pas », et on les voit marcher, courir, voler aux bonnes œuvres, aux souffrances et à l'amour. Ils amassent, entassent, accumulent les richesses impérissables. Sur chaque instant qui passe, ils se préoccupent de greffer l'acte de vertu et de charité qui ne passe pas. Ils veulent divine l'atmosphère du moment, le corps au service de l'âme et celle-ci toute tendue vers Dieu. Puisque leur vie est unique et brève, ils trouvent logique de compenser la brièveté par l'intensité, l'unicité par un prolongement sans fin ; ils vivent bien ce qu'ils ne vivent qu'une fois et s'appliquent à perpétuer le transitoire.

Les adeptes d'un destin qui se briserait au bord de l'éternité comme les partisans de l'immortalité ressentent le tragique d'une vie unique. Avec des jours mesurés, tous ambitionnent une existence remplie : les uns tentent l'expérience de toutes les jouissances, les autres la conquête d'un bonheur sans fin. Pour tous cependant, le crépuscule vient vite. Alors la crainte de manquer l'aventure terrestre remplit l'âme. Si le croyant peut appeler son Rédempteur pour combler les vides de sa vie, l'incroyant se révolte à la pensée qu'il cessera bientôt d'être vivant, pour devenir « la chose d'ombre et de silence ». Devant notre vie unique que le temps dévore, que notre tristesse ne ressemble point à celle de ceux qui n'ont pas d'espérance !

Henri-Marie BRADET, O. P.

Propos sur l'antiquité chrétienne

La *Revue* a présenté naguère le premier volume d'une série projetée d'études sur l'antiquité chrétienne¹. On veut parler des *Studies in Christian Antiquity* edited by Johannes Quasten. Professeur à la *Catholic University of America*, le Dr Quasten, avec les tomes de *Traditio* et les volumes de la présente collection, introduit définitivement les clercs américains dans le monde scientifique de l'histoire chrétienne et de la patrologie, en même temps qu'il accrédite avec plus d'autorité son renom personnel d'archéologue et de liturgiste.

Quoique les cadres de la *Revue* ne permettent guère qu'une incursion de vulgarisateur, on voudrait cette fois noter quelques impressions sur quatre nouvelles monographies de la même collection. Comme leur aîné², les présents volumes³ se recommandent par leur probité scientifique, l'information et la sécurité de la méthode, autant que par leur présentation et l'appareil technique des *indices* et de la bibliographie.

* * *

L'histoire a traité Théodore de Mopsueste avec une cruauté moins vengeresse que l'acharnement contre son disciple posthume, Nestorius. Défenseur efficace de l'orthodoxie en théologie trinitaire, l'Interprète fut couvert par un silence de vénération au concile d'Ephèse, assemblé au lendemain même de sa mort. Un des plus zélés champions de sa mémoire et de sa pensée, Facundus d'Hermene, pouvait écrire que l'évêque avait

1. Voir la *Revue dominicaine*, vol. XLVIII, t. I (juin 1942), pp. 377-379.

2. *The Catholic University of America Studies in Christian Antiquity* edited by Johannes Quasten.

I.—C. RUSH, C. SS. R., *Death and Burial in Christian Antiquity*. Pages XXVIII - 282. 8 plates. 1941. Prices : \$2.50.

3. FRANCIS J. REINE, *The Eucharistic Doctrine and Liturgy of the Mystagogical Catecheses of Theodore of Mopsuestia*. Pages XIX - 204. 4 plates. 1942. Price : \$2.00.

EMIL SCHNEWEIS, O. F. M. Cap., *Angels and Demons according to Lactantius*. Pages XIX - 168. 1944. Price : \$2.00.

ERMIN F. MICKA, O. F. M., *The Problem of Divine Anger in Arnobius and Lactantius*. Pages XXII - 187. 1943. Price : \$2.00.

JOSEPH C. PLUMPE, *Mater Ecclesia. An Inquiry into the Concept of the Church as Mother in Early Christianity*. Pages XXI - 153. 4 plates. 1943. Price : \$2.00.

quitté la terre, « heureux par l'éclat de sa vie et autant par l'opportunité de sa mort ». Opportunément, pendant plus d'un siècle, jusqu'au désistement du pape Vigile dans l'affaire des Trois Chapitres, sa personne, sinon ses œuvres, avait été préservée de l'anathème.

Le *Livre d'Héraclide*, redécouvert au début du siècle, délivre une apologie, un réquisitoire sectaire de l'orthodoxie de Nestorius. Cette clameur d'outre-tombe n'a pu pourtant, malgré les efforts complices de la *Dogmengeschichte*, gagner une amnistie de l'hérésiarque diffamé. La tranquille assurance de certains orientalistes, trop généreux peut-être à admettre l'authenticité de ce plaidoyer, s'est heurtée aussi aux doutes raisonnables de quelques historiens.

Beaucoup plus heureux, Théodore de Mopsueste a fait sa rentrée paisible dans l'histoire des doctrines. Dans les années 1932-1933, M. A. Mingana a, en effet, publié des commentaires de Théodore sur le Symbole, la Prière du Seigneur et sur la liturgie du Baptême et de l'Eucharistie. Les catalogues anciens recensaient bien ces œuvres de l'évêque compromis, mais la condamnation de 543 semblait l'avoir à jamais exilé de l'histoire littéraire. On avait compté sans une traduction syriaque, dont l'authenticité cette fois est au-dessus de tout soupçon, celle même qu'a exhumée et publiée M. Mingana. Ces commentaires, mieux des homélies, dans le genre de la catéchèse ancienne, réhabiliteraient Théodore dans la compagnie de Cyrille de Jérusalem, de Jean Chrysostome, d'Ambroise et d'Augustin. Ici, l'exégète et le théologien le cèdent à l'évêque pasteur. Les homélies sur le Credo ont pu tuer la légende de ce symbole pervers trop longtemps attribué à Théodore. On souscrirait volontiers ce verdict d'orthodoxie, signé par un théologien qui ne se sent aucun goût pour l'aventure ou la compromission : « En vérité, moyennant quelques légères corrections, les catéchèses de l'Interprète auraient pu être prononcées devant un aéropage de docteurs et d'évêques occidentaux sans produire chez les auditeurs autre chose qu'une grande admiration pour la piété et la science de leur auteur ». Pareillement, les homélies eucharistiques de Théodore de Mopsueste, de

la plus pure tradition antiochienne, le dissocient absolument du courant liturgique nestorien, je veux dire cette liturgie que les Nestoriens ont développée sous le nom de Théodore.

C'est aux deux catéchèses de la liturgie eucharistique que Father Reine a limité ses doctes recherches. On ne nierait peut-être pas, mais on écrirait certes avec moins d'assurance que ce sont des catéchèses *mystagogiques*. A plusieurs indices, les instructions sur le Baptême ont été prononcées avant l'initiation, ce qui, aussi bien, interdit le sens historique du terme mystagogique. Il n'y a pas de suggestions, ou positives ou négatives, qu'il n'en ait été de même pour les homélies eucharistiques. Il se peut qu'une comparaison très séduisante avec les *Mystagogies* de Cyrille de Jérusalem ait distrait l'auteur de certaines évidences internes.

Father Reine a divisé sa thèse en deux parties, le titre même pourvoyant le programme : doctrine et liturgie eucharistique de Théodore de Mopsueste. Trois chapitres charpentent la doctrine eucharistique : La présence réelle du Christ dans l'Eucharistie ; l'Eucharistie-sacrement, où il est traité de la communion et de ses effets ; l'Eucharistie-sacrifice. A l'occasion, le critique discute certaines traductions de Mingana, leur préférant plus souvent la version latine de Rücker. A bon droit, faut-il estimer. Non pas que la traduction de Mingana, dans un anglais très élégant, soit délibérément tendancieuse ; mais il est permis de préférer une version plus rigide ment littérale, en particulier plus techniquement fidèle à des équivalents fixes.

La deuxième partie de la dissertation est descriptive et beaucoup plus analytique. Sur quatre colonnes, Father Reine a dressé une synopse des liturgies de Cyrille, de Théodore, des *Constitutions apostoliques* et de saint Jean Chrysostome. Ces rapprochements très suggestifs sont commentés judicieusement en plusieurs paragraphes, distribués d'ailleurs selon les parties historiques de la messe ancienne. On notera l'explication très adroite du fait que dans le manuscrit, et peut-être dans la liturgie même de Théodore, on ne lise pas la dernière partie de la messe depuis la prière du Seigneur. J'estime que Father Reine a traité le pro-

blème de la communion des enfants par une inférence bien abstraite. Il pouvait pourtant lire un témoignage direct de cette discipline dans les *Constitutions apostoliques*, la liturgie la plus prochaine précisément des descriptions catéchétiques de Théodore (p. 161). Du reste, il ne faut pas trop spéculer sur le principe, sans doute généralement admis, du baptême des enfants dans l'Eglise des IV^e et V^e siècles. Car, la pratique dément souvent l'universalité du principe, ainsi qu'en ont témoigné pour eux-mêmes les plus grands noms de la patrologie de cette époque. Les familles chrétiennes soumettaient assurément leurs enfants aux rites du catéchuménat, mais, en bien des cas, différaient le baptême jusqu'après la vingtaine. Les catéchèses prébaptismales de Théodore ne sont d'ailleurs adressées qu'à des adultes. On n'a pas toujours suffisamment noté, bien que saint Augustin s'en soit expliqué avec douleur dans ses *Confessions*, que la discipline antique de la Pénitence dans l'Eglise a largement conditionné l'administration du Baptême et, conséquemment, de l'Eucharistie.

Les spécialistes de la théologie sacramentaire et les liturgistes trouveront dans cette étude un ample butin d'information critique et d'histoire doctrinale. Ceux d'entre eux qui exigent une grande rigueur de méthode penseront peut-être que la thèse de Father Reine eût gagné en unité et en clarté par un autre arrangement, une distribution inverse des cadres. Délibérément, je transposerais en première place la seconde partie, qui livre le texte même de Théodore de Mopsueste. On éprouve un certain malaise à voir la pensée très simple de l'évêque prédicateur coulée dans les catégories classiques des manuels de la théologie eucharistique, catégories d'ailleurs trop facilement géométriques pour l'amplitude de l'objet. Comme si la sacramentalité de l'Eucharistie ne recouvrait pas, autant que la communion, et la présence réelle et le sacrifice. On n'a même pas évité l'anachronisme de la matière et de la forme. Le résultat, c'est que l'auteur a produit une synthèse spéculative, je ne dis pas inadéquate, de la théologie eucharistique *selon* Théodore de Mopsueste. Ce reste cependant une présentation doctrinale plus ou moins

PROPOS SUR L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

abstraite de la liturgie qui la commande, réduite celle-ci à ses seules dimensions descriptives. Selon l'arrangement que je suggère, on aurait pu déduire la doctrine des catéchèses chez Théodore de Mopsueste, quitte à user encore de la méthode comparative. C'eût été transcrire une page historique de la théologie, fidèle par surcroît au genre littéraire de la catéchèse.

* * *

La même remarque pourrait être adressée au Père Schneweis pour son étude de l'angélologie et de la démonologie de Lactance. Voici, en effet, un dyptique d'une symétrie parfaite. L'existence (*reality*) des anges ; l'existence des démons. Les anges selon la nature et la grâce ; nature et puissance des démons. Les anges dans le plan de la Providence divine ; l'activité des démons dans le monde.

Malgré la complaisance apparente de l'auteur pour son schème, on voudrait voir, organisées dans une introduction cohérente, toutes les remarques qu'il a disséminées sur le contexte historique et culturel de la pensée de Lactance. Quelque chose comme une problématique de Lactance, issue de ses textes mêmes et suggérant ses propres cadres. Un épilogue sur la fortune des idées de Lactance dans la tradition littéraire et théologique eût été un bel achèvement, car le livre s'arrête bien abruptement.

Ce ne sont toutefois que des remarques très extrinsèques. Travailleur consciencieux et bien informé, le Père Schneweis vient d'ouvrir un chantier dans un domaine très peu exploré de la théologie positive. Il est tout désigné pour continuer l'entreprise et édifier une angélologie d'après la patristique latine.

* * *

« Le problème de la colère divine chez Arnobe et Lactance ». Voici une belle et adroite monographie dont l'histoire elle-même pourvoit le sujet. N'attendez pas toutefois la transcendance de deux génies. Mé-

diocres, au sens latin, un peu aussi au sens français, les deux prosélytes, Arnobe et Lactance, n'ont pas d'autres prétentions. Ils ont vécu cependant à une époque intéressante de l'histoire chrétienne. Par leur médiocrité même ils représentent peut-être plus typiquement un moment privilégié de l'histoire de la culture. C'est par là qu'ils sont intéressants.

Une ample introduction couvre l'histoire de ce problème de théodicée, depuis l'Ancien Testament jusqu'au seuil du IV^e siècle. Les métaphores bibliques sur la colère et la vindicte de Dieu sont-elles réductibles à la froide majesté, à l'impassibilité du Dieu des philosophes — *Deus philosophorum*, comme exprimait déjà Tertullien — les Epicuriens et les Stoïciens ! L'audace abhorrée de Marcion a outré ces antinomies de la pensée religieuse. L'histoire chrétienne de cette théologie se sépare en deux généalogies, selon que les Pères ont dédaigné la synthèse abusive de Marcion, ou qu'au contraire ils se sont employés à la réfuter. Nous arrivons à Origène.

Faudra-t-il avouer que cette première partie d'une thèse, à tous autres égards excellente, réserve une secrète déception ? Tant de poursuites patientes, d'enquêtes scrupuleuses, pour s'entendre dire, au terme, qu'Arnobe et Lactance sont complètement étrangers à cette laborieuse tradition ! C'est qu'on échappe parfois bien difficilement à la séduction de ces coupes savantes qui découvrent les stratifications de la pensée antique. Dans le cas, on préférerait pourtant librement la prospection qui, suivant la veine idéologique, plongerait verticalement de l'esprit des deux rhéteurs africains dans le tuf de la culture philosophique et des ressentiments chrétiens.

On a reproché, en effet, au Père Micka, et à bon droit, d'avoir escamoté la problématique des Stoïciens — j'ajouterais celle aussi des Epicuriens — telle qu'elle s'est proposée aux deux Apologistes. Ce fut un défaut malheureux de perspective. L'auteur a bien perçu pourtant qu'Arnobe s'est rallié, presque sans réserve et jusque dans leurs termes exprès, aux solutions des philosophes. Lactance, lui-même, s'est placé au point de vue des philosophes, les rejoignant, pour ainsi dire, sur le terrain de

leur ésotérisme clos à toute littérature chrétienne. Comme de toute son œuvre, l'originalité du *De Ira Dei* ne consiste qu'à proposer une solution religieuse à des problèmes philosophiques. Dès lors, une concordance biblique de la colère divine s'imposait-elle vraiment, quand il est notoire qu'Arnobé ignore lamentablement l'Évangile et répudie avec une candeur alarmante tout l'Ancien Testament ; quand, d'autre part, Lactance délibérément s'interdit tout recours à l'Écriture, qu'il ne semble d'ailleurs connaître qu'à travers les *Testimonia* de saint Cyprien ? Qu'on entende bien que tout intérêt ou que toute valeur ne sont pas niés à la vaste synthèse liminaire du jeune docteur. Mais de son aveu même, c'est un contexte abstrait qui ne procure pas l'intelligence de la pensée d'Arnobé ou de Lactance. L'auteur a peut-être manqué l'occasion de traiter un beau sujet dans cette première partie de son travail. On peut le regretter, car sa copieuse bibliographie le nantissait amplement pour l'entreprise. Je pense, en particulier, au beau livre de Pichon sur Lactance, dont le sous-titre lui proposait tout un programme : *Étude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin*. C'est, en effet, ce contexte des conflits culturels entre les philosophies survivantes du paganisme et la pensée chrétienne qu'il aurait fallu évoquer. L'ironie burlesque du néophyte Arnobé n'y eût peut-être pas tellement gagné, j'y consens, encore que la Transcendance de Dieu exaltée par sa philosophie recouvrait déjà de quelque manière une expérience profondément chrétienne. Mais la sincérité si attachante de Lactance et la naïve hardiesse de son propos y auraient trouvé leur véritable histoire. Cet « universitaire chrétien » rejoint, en effet, la lignée de ces Apologues en coquetterie ouverte avec les Philosophes, comme Justin et Athénagore, et tranche sur l'intolérance tapageuse de Tatien, voire de Tertullien. La conscience clairvoyante de Lactance a résolu dans la sérénité le dilemme qui tortura par la suite, et si tragiquement, saint Jérôme cicéronien et chrétien. Telle est sa réelle originalité, malgré des bévues dont Voltaire, sans mérite, a pu ricaner.

Qu'on veuille lire dans ces paragraphes drus plus une exigence personnelle qu'une critique négative du livre. Car, il faut s'empresse

dire que l'étude d'Arnobé, l'étude de Lactance, la comparaison entre ces deux auteurs — autant de parties de ce travail bien équilibré — sont conduites de main de maître, guidées par un contrôle bibliographique minutieux, une docilité nuancée : autant de qualité de métier qui augurent bien d'une carrière scientifique qu'il faut souhaiter fructueuse.

* * *

« Le grand livre qui m'était ouvert et où je fis mes classes, c'était l'Eglise. Louée à jamais cette grande Mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris ». De l'aveu même du Dr Plumpe, le thème de son livre lui a été suggéré par l'usage de l'appellation *Mater Ecclesia*, fréquent en littérature chrétienne et en poésie. C'est ce qui m'a suggéré à moi-même de transcrire l'effusion de Claudel converti.

C'est un grand contentement d'affirmer que cette monographie savante a été conçue et écrite avec l'art délectable d'un humaniste. Il s'agissait de remonter aux origines littéraires de cette idée de la Maternité de l'Eglise qui, on le présume bien, n'est pas sans projection sur la mystique primitive de la *Catholica*. L'ecclésiologie trouvera donc son bénéfice dans ces pages exquises.

Sans presser plus qu'il se doit les amorces bibliques du concept et son ébauche dans le *Pasteur d'Hermas* ou même dans la première génération chrétienne, l'auteur trouve la révélation explicite de *Mater Ecclesia* dans l'émouvante *Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne*. La spontanéité filiale d'Irénée, de Tertullien, de Cyprien s'épanche librement en usant du vocable. L'enquête aboutit au mysticisme de saint Méthode d'Olympe — faut-il m'excuser de ne pas écrire Méthode de Philippes comme fait le Dr Plumpe ? — Un dernier chapitre essaie d'expliquer l'usage tardif du vocable *Mater Ecclesia* dans l'Eglise romaine. La terre d'élection de cette allégorie reste l'Eglise d'Afrique. On aurait pu penser que cette géographie n'était point sans implication théologique en ce qui concerne la primauté de Rome. Je ne crois pas toutefois qu'on puisse dépasser les prudentes conclusions de l'auteur.

PROPOS SUR L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

On ne peut qu'admirer la virtuosité du maître qu'aucune complexité de l'histoire littéraire ne semble émouvoir. Il n'esquive rien, dans une méthode audacieuse et sûre d'elle-même au service d'une information extrêmement riche.

Après les remarques adressées naguère au Père Rush, je ne puis cette fois qu'applaudir à l'optimisme diligent de l'enquête dans la littérature gnostique. Bien que sa bibliographie semble épuiser toutes les études relatives au concept de *Mater Ecclesia*, je signalerai pourtant à Father Plumpe le beau livre du Père De Lubac — *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme* — qu'il ne semble pas connaître : une section est précisément intitulée : *Mater Ecclesia*.

Mater Ecclesia suffirait à consacrer la réputation des *Studies in Christian Antiquity*.

* * *

Au terme de ce bulletin, exprimons l'espoir, plus fragile que naïf, que nos universités catholiques du Canada, dans une louable émulation, créent à leur tour une chaire d'ancienne littérature chrétienne et ouvrent ce vaste champ aux candidats du doctorat en lettres ou en théologie.

Th.-André AUDET, O. P.

Que l'on peut toujours progresser dans la connaissance de Dieu

La charité mise à son rang qui est le tout premier, l'homme ne vaut que par la pensée. Encore est-ce la pensée qui lui permet de découvrir, parfois sur le tard, la vraie grandeur de la charité, de lui assigner son rang véritable, et de le faire pratiquement. Ce sera un nouvel agrandissement pour son intelligence. L'ayant découvert, le désir de compléter ses capacités naturelles n'en demeure pas moins et le devoir de les mettre en œuvre. Il désire son achèvement. Toute la réalisation de lui-même. La plénitude.

Or la pensée s'achève à connaître son plus noble objet, la première cause, la cause des causes, à connaître Dieu. Le moindre progrès effectué en l'infini de Dieu l'emporte sur un grand nombre de connaissances secondaires.

Ce progrès dans la connaissance de Dieu est-il possible ? Oui, et nous dirons il est possible indéfiniment.

Les preuves de Dieu nous font affirmer son existence. Elles sont incapables de nous dévoiler le secret de la déité. La nature propre de Dieu en lui-même leur échappe. C'est du mode propre de cette nature, comme nous aurons à le préciser, que nous ne pouvons avoir qu'une connaissance lointaine. Par ces preuves on ne prétend donc pas donner la *raison* de Dieu, mais la raison de cette affirmation : *Dieu existe*.

Tout effet nous permet de remonter à l'existence de sa cause propre. Ce lien de l'effet à la cause peut nous être rendu de plus en plus manifeste et intime par l'étude, la réflexion, le désir de ne pas traverser la vie en amateur, mais de lui demander chaque jour ce pas en avant dans la plus haute connaissance et notre perfection.

QUE L'ON PEUT TOUJOURS PROGRESSER DANS LA CONNAISSANCE DE DIEU

Le lien qui joint l'univers à son créateur peut être vu avec une évidence grandissante, pour trois raisons.

On connaîtra d'abord plus parfaitement l'efficacité de la cause sur son effet, comment sans elle l'effet ne serait pas produit. Deuxièmement viendront à notre connaissance des effets plus nobles qui par leur plus intime ressemblance avec la cause nous en feront mieux saisir la grandeur. Enfin malgré toutes les perfections que les effets peuvent ainsi révéler, la perfection de la cause nous paraîtra comme de plus en plus élevée, l'emportant de beaucoup sur eux par son infinité. Pour retenir en trois lignes tout notre propos, le progrès dans la connaissance de Dieu s'affirme lorsqu'on saisit de mieux en mieux :

- 1) l'efficacité de la cause sur l'effet, la production de l'effet ;
- 2) comment des effets plus nobles nous font mieux saisir la grandeur de la cause ;
- 3) que la cause l'emporte de plus en plus sur tous les effets en raison de son infinité.

D'abord on connaîtra mieux l'efficacité de la cause sur son effet, la production de l'effet : comment il est le résultat propre de cette cause. Ainsi prend graduellement de la force le lien qui relie Dieu à l'univers. Celui-ci ne peut relever que de Lui. Non qu'il soit une propriété de la nature de Dieu, mais une fois posé dans l'existence il ne peut relever que de Lui.

Pour commencer, ce lien n'est pas un lien imaginaire. Tel celui que posait cet individu qui après avoir fermé sa porte avec un bruit éclatant au moment même où se produisait un tremblement de terre se mit à se dire : « Diable ! j'ai fermé ma porte beaucoup trop fort, j'ai déclenché un tremblement de terre ». Le lien qu'on rencontre dans les maladies mentales.

Ce n'est pas le lien accidentel qui se rencontre dans le cas où l'on trouve un trésor en creusant une fosse ou en démolissant une maison.

Dieu n'est pas non plus relié à l'univers parce que celui-ci se rattacherait nécessairement à son agir. Ainsi, à l'action de celui qui renverse une colonne, se joint la chute de la pierre que portait la colonne. Aucun des liens accidentels qui peuvent joindre la cause à l'effet ne peut être proposé comme reliant Dieu au monde.

On verra de mieux en mieux que tout ce qui est, comme être, est l'effet propre de Dieu. Comme le médecin soigne, comme le chanteur chante, l'être le plus réel réalise. Et il n'y a que lui qui puisse le faire. L'être en tant qu'être ne peut relever que de l'être premier. L'être participé que de la plénitude de l'être, de l'être par soi.

De longues réflexions sur le sujet doivent nous amener à voir la causalité de Dieu avec un minimum d'inférence. La connaissance du lien qui unit le Créateur à l'univers devient presque une connaissance immédiate. Tout approfondissement de la métaphysique, de la science de l'être, devient un approfondissement de la preuve de Dieu. Beaucoup qui n'ont pas su correctement exprimer cette preuve en ont quand même eu l'idée confuse, non distincte, mais claire¹, inébranlable, et contre bien des objections tenaces².

Cette production de l'être par Dieu s'étend à tout. Chaque effet le préfigure et la joie de voir toutes choses annonce la joie de la vision béatifique. Tout le bonheur de découvrir l'ordre de la nature, la loi des choses, la grandeur de l'espace et la profondeur du ciel ; toute joie venue de la recherche, de l'analyse, de la découverte ; le bonheur de voir cet ordre autour de nous n'est que le prélude de la contemplation de Dieu dans la bienheureuse éternité.

* * *

1. En bonne philosophie clair s'oppose à obscur et distinct s'oppose à confus. Je puis clairement savoir qu'un orateur m'a parlé de démocratie, mais ne le savoir que confusément : ne pouvoir donner ni une définition ni les divisions de son sujet. Il a parlé de démocratie, c'est clair. Qu'a-t-il soutenu au juste sur ce sujet ? Ce n'est pas distinct.

2. Puis-je citer le cas de Berkeley qui *effectivement*, en dépit de son *discours* d'idéaliste, vit de cette présence de Dieu, considérant nos corps et tous les autres êtres de notre univers comme « *une mince pellicule transparente* » située entre notre âme et Dieu. Berkeley *exerce* une connaissance du lien intime de la créature au créateur comme peu d'autres. De là vient, à notre avis, cette grâce mystique qui se dégage de l'allure et du style de ses dialogues.

QUE L'ON PEUT TOUJOURS PROGRESSER DANS LA CONNAISSANCE DE DIEU

La connaissance d'effets plus élevés nous recommandera davantage la grandeur de la cause. On arrivera d'abord à valoriser cet effet, l'être, l'acte de toutes les autres perfections. Toute parcelle d'être si infime que vous la fassiez implique Dieu tout entier. Il n'y a pas un point de l'espace fût-il petit comme un grain de mil d'où Dieu soit absent. Chacun de nos jours, dans chacun de nos jours l'instant ; l'instant dans sa base réelle, une partie du mouvement du grand univers, ne peut être que par Dieu tout entier. Berdiaeff pensait sans doute à cette présence quand il disait : Eprouver la divine plénitude de l'instant est le plus grand rêve de l'homme et sa plus haute conquête. Toute la sagesse de Goethe, toute la portée de son destin sont liées à ce don d'éprouver la plénitude de l'instant, à sa faculté de reconnaître le tout divin dans la plus infime parcelle de la vie de l'univers. Ainsi trouvait-il le moyen de surmonter le mal du temps¹. Je dirai : connaître *l'être* de l'instant.

Qui peut assurer qu'il a parfaitement dégagé la valeur de l'être en tant qu'être et qu'il ne peut plus enrichir la vision implicite de ses modes ? Est-on sûr de connaître la noblesse de l'existence, la voit-on comme le plus universel des effets requérant immédiatement la plus universelle des causes ?

Dans nos idées sur l'existence des progrès réels sont possibles tout comme l'humanité a progressé en métaphysique, comme elle a progressé en d'autres ordres, dans l'observation extérieure de la nature, et tout comme on peut avancer soi-même dans les révélations de la science. Le seul passage de l'atmosphère des villes à celui de la campagne par un soir d'été, ce simple changement de milieu et de rideau pour nos yeux donne une idée des transformations de point de vue qui peuvent s'opérer dans l'ordre profond des idées.

Sur un autre plan on verra Dieu dans son action surnaturelle sur les âmes. Toute attitude d'une âme qui dépasse les forces de la nature doit nous reporter à l'action éminente de son Principe.

1. BERDIAEFF, *5 méditations sur l'existence*, Paris, Aubier, 1936, p. 143.

Un collègue m'explique après avoir évangélisé un protestant jusqu'au Baptême, comment c'est un travail de la grâce admirable à suivre, que cet avancement graduel d'une âme dans la lumière et dans la foi.

Et ceux qui rencontrent de grands malades qui croient en Dieu voient dans leur résignation et leur paix à l'approche de la mort une attitude spirituellement grandiose. Une résignation heureuse qui dépasse les seules forces de la nature. Du milieu des tourments qu'ils semblent oublier leur esprit entre déjà dans l'admiration silencieuse du Père qui les attend. Toute leur souffrance est expliquée par référence à des biens supérieurs et ils proclament d'une seule voix : Dieu est amour. La voix des sacrifiés veut être entendue. On se rappelle comment ce fut une demande du testament littéraire du grand danois Kierkegaard. Nous traduisons librement et résumons cette page qui mérite d'être considérée comme son dernier mot, son testament de penseur et d'écrivain.

« Comme un cuisinier habile à l'examen d'un plat où déjà un grand nombre d'ingrédients ont été mêlés demande qu'on ajoute une pincée de sel (et peut-être que nous pourrions difficilement dire par le goût que cette pincée de sel y a pris place, mais le cuisinier savait précisément pourquoi et comment elle affecterait la saveur de tout l'ensemble) ; comme un artiste en face de l'effet coloré d'une peinture où il y a déjà beaucoup, beaucoup de couleurs, demande qu'ici et là, sur des points précis, on applique une légère touche de rouge (et peut-être que nous pourrions difficilement découvrir que le rouge est là tellement l'artiste l'a appliqué avec délicatesse en sachant bien pourquoi il devait le faire) ; ainsi en est-il du gouvernement divin.

Oh ! le gouvernement du monde est une prodigieuse maisonnée à nourrir et une grandiose peinture à achever. Mais le maître, Dieu, du haut du ciel, se conduit comme le cuisinier et comme l'artiste. Il demande ici et là une légère pincée de sel et une légère touche de rouge. Nous les apercevons à peine et nous n'en connaissons pas la raison d'être tellement elles sont bien mêlées à l'ensemble. Mais Dieu sait pourquoi.

Une légère pincée de sel ! c'est-à-dire : ici un homme doit être sacrifié. Cela est nécessaire pour conférer à l'ensemble de mon œuvre une saveur particulière.

Humainement parlant, quelle chose pitoyable d'être ainsi sacrifié. Mais d'un autre côté Dieu connaît bien l'homme qu'il choisit d'employer en cette manière et aussi il sait comment, pour celui qui comprendra la profondeur des choses, il sait comment transformer en une telle bénédiction cet homme qu'il a sacrifié que parmi les milliers de voix diverses

QUE L'ON PEUT TOUJOURS PROGRESSER DANS LA CONNAISSANCE DE DIEU

qui expriment chacune à sa manière la même chose, sa voix à lui aussi sera entendue, et peut-être particulièrement la sienne qui est une voix venue en toute vérité *de profundis* et qui proclame : Dieu est amour.

Les oiseaux sur les branches, le lys des champs, le chevreuil dans la forêt, les poissons dans la mer, des groupements sans nombre d'hommes fortunés proclament avec exultation : Dieu est amour. Mais en dessous de toutes ces voix de sopranos, comme les supportant ainsi que fait la voix de basse, l'on peut entendre le *de profundis* qui s'exhale et qui sourd de la poitrine du sacrifié : Dieu est amour ».

Il est utile de penser qu'à un moment ou l'autre de la vie c'est à nous que le sacrifice total ou partiel sera demandé. Nous saurons imiter Jésus en croix et tous les grands souffrants que nous avons connus.

On doit dire maintenant de quelle manière tout notre discours sur Dieu défaille et manque de l'atteindre parfaitement. Le fait qui peut être ici le départ de la réflexion est l'affirmation des mystiques nous disant que la contemplation négative est supérieure et préférable à la contemplation affirmative. On sait plutôt ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Le mode de son existence est incommunicable, incompréhensible, sans limites.

La raison de ce langage ? Au fond elle se ramène à notre incapacité de poser une proportion proprement dite entre le fini et l'infini. La transcendance de Dieu est de plus en plus manifeste quand on voit que du fini à l'infini on ne peut exprimer la proportion que bien imparfaitement. Il s'agit plutôt de proportionalité.

L'acte d'un être, l'acte primordial et le plus profond c'est d'exister. C'est une première proportion, comme on dit le nombre deux a pour double quatre. Entre deux et quatre la proportion est mathématique. Entre une chose et son acte d'existence, la proportion est ontologique.

Or l'un des êtres connus, en qui se réalise l'acte d'existence, c'est Dieu. La raison s'appuyant sur le fait de l'univers contingent affirme sans erreur son existence. Si Dieu est un être réel, on doit donc reprendre la proportion de tout à l'heure. Deux a pour double quatre, et dix a pour double vingt. Et maintenant en ontologie : une chose a pour acte primordial exister. Dieu aussi aura pour acte : l'exister. Quel est l'exister

de Dieu ? Ce qui est poser une question sur le quatrième membre de la proportionalité qu'on vient d'établir et que l'on peut désigner par x .

Or cet x nous est connaissable positivement, par proportionalité et analogie avec la créature. Pour le mode propre de « l'exister » divin il ne nous reste que la connaissance négative et relative ; négative : être non causé, relative : être suprême.

Mais le moindre avancement dans le savoir de cette perfection suréminente donne plus de bonheur à ceux qui le reçoivent que ne le peut toute autre connaissance. Ils en tirent également un désir d'humilité qui leur procure une grande paix facilement reconnaissable à leur accent. Entendez la voix de Rusbroch, divin et excellent contemplateur, après qu'il a décrit les quatre saisons de la grâce : « Quiconque trouve en son esprit l'humilité, mène une vie tranquille et suave. Car la véritable humilité est, au-dessus et au delà de tout exercice des vertus, la quiétude et la liberté ; et au-dessus de toute endurance, la résignation innocente ; et au delà de toute affliction, la paix de l'esprit, la douce et bienveillante tolérance.

« Ceux qui dans la pureté de l'esprit découvrent l'humilité, passent dans la vie sans labeur, et possèdent le principe et le fondement de toute sainteté »¹.

* * *

Conclusion. Aller chaque jour à la conquête de la connaissance de Dieu. Quand la partance est difficile il suffit pour l'aider de monter sur les épaules de quelque géant. L'horizon est par le fait même agrandi ! Ne craignons pas d'ouvrir les ouvrages de première valeur. Un livre de maître fournira à notre pensée le sang vivificateur. Il la placera au point d'où elle pourra s'envoler de ses propres ailes. Pour le plus grand nombre possible la Somme de saint Thomas dans son texte latin ou dans une

1. RUSBROCH, *De la vraie contemplation*, Paris, Chamonal, 1912, tome II, pp. 137-138.

QUE L'ON PEUT TOUJOURS PROGRESSER DANS LA CONNAISSANCE DE DIEU

bonne traduction française est, à n'en point douter, la recommandation la plus sûre.

Ainsi aidés, et de cette manière décidés, résolus, acharnés, nous permettrons à l'intelligence d'avancer dans la lumière. Ce sera une chance de plus d'être aimés de Dieu. Si les dieux s'occupent de nous, remarquait déjà Aristote, ils doivent bien s'attacher à ceux qui cultivent leur intelligence, la plus divine des choses qui semblent divines. Et pour saint Thomas cela s'entend. Dieu aime en l'homme ce qu'il a de meilleur et ce qui Lui ressemble davantage : la nature intellectuelle¹. Surtout, dirons-nous pour conclure, quand celle-ci vient à s'actuer et se perfectionner par l'étude progressive de son plus bel objet.

Arcade-M. MONETTE, O. P.

1. SAINT THOMAS, *Commentaire sur les Ethiques*, no 2133.

Le sens des faits

MAURIAC : ROMANCIER DE LA GRÂCE

Elle disait comme la chose la plus évidente : « que pourtant lui-même, Hervé, il avait reçu entre plusieurs autres, une très grande grâce.

— Moi ?

— Oui ; la plus grande de toutes ; tu te vois, tu te connais. Tu appelles la boue, la boue. Tu sais que la boue est la boue.

— Oui... je le sais »

Ce dialogue que Mauriac imagine entre une mère pieuse et son fils dégradé dans *Ce qui était perdu* pourrait servir à illustrer la méthode du grand romancier, s'il pouvait proprement être question de méthode dans une œuvre dont l'inaltérable fidélité à la vie, à toute la vie, en a fait une des plus significatives de l'époque.

Car Mauriac est avant tout le romancier de la grâce : le rôle essentiel qu'elle joue dans son œuvre tient à ce qu'il ne la superpose pas artificiellement à la vie, mais qu'il l'y incorpore comme une réalité vivante, comme une présence toujours actuelle. Certes, ce n'est pas lui qui vous échafaudera une conversion avec tellement de logique, avec tant de raisons *humaines* que M. Taine lui-même n'y trouverait rien à reprendre.

« Tu te vois, tu te connais. Tu appelles la boue, la boue. Tu sais que la boue est la boue » : cette illumination intérieure, cette vision de soi ; l'homme s'apercevant dans son dénuement, dans sa misère profonde, dans sa boue, Mauriac y a justement vu la première infiltration de la grâce dans une âme, tant il est vrai que la grâce est, dans son opération première, une lumière de l'esprit.

Le personnage de Mauriac n'a souvent rien de particulièrement intéressant. Il est de cette masse anonyme qui compose l'humanité et tout l'art de l'écrivain consiste à saisir cet homme encroûté dans le quotidien de la vie, à le placer dans une crise de conscience qui l'oblige à sortir de lui-même. Il le poursuit dans tous ses retranchements ; il dénonce ses prétextes ; il projette sa lumière dans tous les recoins de l'âme et ne l'abandonne qu'après avoir obtenu de lui un aveu, un appel désespéré. Il l'abandonne à la grâce.

LE SENS DES FAITS

Chaque livre de Mauriac est une preuve nouvelle de la vérité de cette pensée de Pascal : l'homme livré à lui-même n'est qu'un monstre incompréhensible.

Jacques Rivière affirmait que, devant la vie, le catholicisme est la seule doctrine capable de descendre assez bas... puis de remonter. La fonction de Mauriac est précisément de suivre l'homme dans le mouvement de descente. Il se fait le témoin de la chute. Non pas qu'il ait choisi ce rôle ; il lui a été imposé, plutôt, par la nature même de son génie. Dans *le Mal*, il déplore son impuissance à décrire le second mouvement de la grâce, celui de l'ascension : laissant son personnage au seuil de la vérité, il se plaint de ne pouvoir le suivre dans les joies qui découlent du pardon obtenu, de la rentrée dans l'ordre.

Il y a le Mauriac de la première manière et celui de la seconde manière et lui-même, dans *Dieu et Mammon* nous en a donné l'avertissement. Ce livre, on le sait, est la réponse de Mauriac à André Gide qui l'avait accusé de servir Dieu sans pour cela délaisser Mammon. Il en profite pour définir la position du romancier catholique telle qu'il la conçoit.

Il fut un temps, avoue-t-il, où il fuyait la vérité chrétienne, où il cherchait à se détacher de la croix. Oh ! comme il enviait alors Maritain et Psichari, ces chrétiens qui avaient vu l'édifice de l'extérieur, qui l'avaient examiné sous tous les angles avant d'y faire leur entrée définitive. Comme il aurait voulu rompre les liens invisibles qui l'attachaient malgré lui à cette croix dont il ne voulait pas ! La première manière de Mauriac correspond à ce refus ; aussi, les œuvres de cette époque sont-elles imprégnées d'une atmosphère douteuse, d'une sensualité à peine retenue. Elles se ressentent du refus intime que l'auteur opposait à la croix.

Vint ensuite cette acceptation définitive du fait chrétien, cette conversion intime. Une formule lui fut proposée dans laquelle il trouva la solution aux problèmes qui lui posait son changement d'attitude : *purifier la source*.

Purifier la source, c'est-à-dire, ne pas trahir la vie, mais y faire pénétrer la vérité chrétienne par la purification personnelle. C'était une formule exigeante, mais qui douterait que Mauriac n'y ait atteint après la *Vie de Jésus*, après le *Journal* et surtout après cette méditation eucharistique qu'est le *Jeudi Saint* ? Ici, l'accent ne trompe point. L'expérience seule apporte cette connaissance profonde du sacrement de l'Eucharistie et de ses effets. Seul un mystique authentique pouvait parler de la petite

hostie avec autant d'amour, de vénération, de *discernement*. La purification s'est faite à la source même de toute Pureté.

Si son génie ne lui permettait pas de peindre le pécheur sanctifié par la correspondance à la grâce, il pouvait du moins, dans la peinture de la chute, marquer les infiltrations de la grâce et faire écho à ces « gémissements ineffables de l'Esprit en chacun de nous ». De là est sorti cet immortel chef-d'œuvre du roman, le *Nœud de Vipères* qui, d'emblée, a placé son auteur au sommet de la littérature contemporaine.

Charles Du Bos a consacré un livre entier au *Nœud de Vipères*, et d'autres viendront après lui qui essaieront d'exprimer l'incomparable plénitude de ce journal d'un pécheur. Ils ne l'épuiseront point, non plus qu'ils ont épuisé *Hamlet* ou les *Pensées*. Ces œuvres-là n'appartiennent pas à la littérature, mais à la vie.

Ainsi nous apparaît le rôle de Mauriac dans la pensée contemporaine : il s'est donné pour tâche de refaire une sensibilité et une imagination vraiment chrétiennes. D'aucuns, par dépit, nient son influence, mais nous avons des témoignages d'autant plus précieux qu'ils nous viennent du camp adverse. Voici ce qu'écrivait M. Roger Allard dans le *Tableau de la Littérature française* que publiait *N. R. F.*, peu avant la guerre :

« L'anticléricalisme est passé de mode et le blasphème est considéré par les incroyants comme une inélégance. On n'ose plus parler des Jésuites, des crimes de l'Inquisition ou de l'intolérance de l'Eglise de crainte de passer pour un disciple de M. Homais. Depuis que la révolution se croit habile en tendant la main aux Catholiques, les incroyants redeviennent respectueux et si Anatole France était encore de ce monde, il hésiterait à publier la *Révolte des Anges* pour ne pas contrister M. Mauriac. Mais le vent peut tourner... »

M. Allard est grand admirateur de Parny, auteur des *Poésies érotiques* et de l'innommable *Guerre des Dieux*. Son témoignage négatif est tout à l'honneur de Mauriac et il vaut d'être retenu. Si en France, aujourd'hui, nous voyons se dessiner de puissants contre-courants et si le vent a tourné depuis qu'Anatole France publiait la *Révolte des Anges*, nous le devons pour une bonne part à cette avant-guerre catholique dont Mauriac est l'une des figures de premier plan.

Mauriac, romancier de la grâce, n'a pas trahi la vie mais il lui a donné son véritable sens. Son œuvre restera, car il a vraiment découvert, il a vraiment inventé un aspect nouveau, une réalité nouvelle de la réalité éternelle.

Marcel LACOURCIÈRE

MARGES

La querelle existentialiste

Chaque époque pose ses problèmes intellectuels ; ne les résout pas toujours. Il demeure difficile de juger de la direction et de la densité d'un mouvement à ses débuts ; aux professeurs de classer soigneusement, *a posteriori*, des phénomènes comme le romantisme ou le modernisme. Pour nous, la tâche est moins aisée de cerner le fameux existentialisme dont il est partout question : il faut opter pour ou contre Sartre ! Ce jeune écrivain a conquis en peu d'années un prestige exceptionnel et le talent ne lui fait pas défaut. S'agit-il d'un engouement passager ou d'une influence durable ?

Quelles sont les œuvres auxquelles se référer ? Jean-Paul Sartre lui-même a écrit il y a deux ans la première partie de sa somme philosophique, un bouquin de 700 pages, *l'Être et le Néant* ; il a de plus illustré ses théories dans des romans, *la Nausée*, la trilogie des *Chemins de la liberté* (les deux premiers tomes, *l'Âge de raison* et *le Sursis* sont seuls parus), il fait figure de chef d'école, agressif et dynamique, par la fondation d'une revue mensuelle, *les Temps modernes*, qui souhaite hériter de la clientèle intellectuelle de la défunte *Nouvelle Revue Française*. À côté du « maître », on trouve surtout Simone de Beauvoir, jeune femme au talent robuste, qui s'est affirmée par un essai, *Pyrrhus et Cinéas*, un roman, *le Sang des autres*, une pièce de théâtre, *les Bouches inutiles*, et Albert Camus qui, lui aussi, même s'il refuse aujourd'hui de se rattacher à l'orthodoxie existentialiste, lui a néanmoins donné des gages dans un essai, *le Mythe de Sisyphe*, un roman, *l'Étranger*, des pièces de théâtre, *le Malentendu* et surtout *Caligula* (Curieux, n'est-ce pas, ce souci de s'exprimer tous sous trois formes différentes ?).

L'existentialisme ne se laisse pas saisir facilement ; non qu'il soit par nature impénétrable, mais ses adeptes sont des dialecticiens agiles qui parent à tous les coups et excellent à dévier les objections. C'est une école philosophique d'un négativisme désespérant. Elle proclame l'inanité absolue de l'existence qu'elle pose néanmoins au centre de ses préoccupations, elle affirme la totale absurdité de l'univers (l'horloge fonctionne sans horloger... et au fait, s'agit-il même d'une horloge ?). elle nie toute création et partant toute morale. Henri Troyat n'a pas mal résumé les positions existentialistes en écrivant que « le monde n'est qu'un chaos d'idées fausses, de masques grotesques et de gestes sans lendemain » et Sartre lui-même confirme cette interprétation, quand il

décète que « toutes les activités humaines sont équivalentes, toutes sont vouées par principe à l'échec ». Voilà qui n'est guère tonique pour l'esprit non plus que pour la volonté de vivre !

Il n'est que de lire attentivement le manifeste de Sartre en tête du premier numéro des *Temps modernes* pour envisager, non sans effroi, l'ampleur de ce nihilisme métaphysique et moral. C'est un réquisitoire, une charge terrible, contre la dignité de l'esprit humain, c'est aussi une condamnation violente de la bourgeoisie. Gabriel Marcel écrit en commentaire : « C'est ainsi que le professeur de philosophie bourgeois prétendra s'exprimer en tant qu'être pensant ou que raison, et oubliera systématiquement qu'il touche des revenus dont l'origine reste enveloppée dans une nuée propice, qu'il a tel penchant sexuel anormal, etc. A l'esprit d'analyse qui inspire encore, d'après lui (Sartre), une psychologie comme celle de Proust étudiant chez Swann les caractères de l'amour-passion pris en soi, il faut opposer une vue synthétique de la réalité d'après laquelle les hommes ont en commun non une nature, mais une condition métaphysique, et constituent des totalités indécomposables ». « L'homme manifeste à la fois son milieu professionnel, sa famille, sa classe, et finalement le monde lui-même ». L'homme, nous dit-on encore, est sa situation. Mais en même temps il est libre, car il a à porter le poids de lui-même, à assumer toutes ces conditions de fait ; il ne peut pas ne pas assumer : récuser, ce serait assumer encore, mais hypocritement. Il est condamné à être libre ». Pour comprendre l'homme, Sartre le réduit à un ensemble de facteurs physiologiques, ou mieux sociologiques, pour affirmer sa liberté, il le rend prisonnier d'un complexe d'où il lui est impossible, logiquement, de se dégager.

Si le terme est neuf, l'existentialisme n'est pas entièrement inédit. Outre qu'on pourrait sans trop d'effort le retrouver en germe, sous des formes plus ou moins accomplies, dans les écrits de nombreux philosophes, on peut le rattacher directement au grand penseur pessimiste du Danemark, Kierkegaard, dont la postérité a été double. Une branche de cet arbre est demeurée chrétienne ; on y retrouve le protestant Karl Barth, les catholiques Gabriel Marcel et Léon Bloy, qui affirment tous une conception eschatologique de l'homme, envisageant l'homme isolé sur la terre, au cours de son pèlerinage, dans l'attente du jugement de Dieu. L'autre branche, rajeunie par l'Allemand Heidegger et à laquelle se rattachent les sartriens, s'est dirigée fermement vers un athéisme négateur de toutes les valeurs humaines.

Vue partielle, fragmentaire, découronnée de l'humanité, et qui se traduit bien par les œuvres d'imagination de ce groupe. Leurs person-

nages de romans sont des êtres diminués, esclaves d'une liberté factice dont ils ne savent que faire, parce qu'elle a perdu son sens. Il est révélateur de constater que ces hommes et ces femmes, dans leurs comportements sociaux ou amoureux, font toujours triompher la bête en eux, s'abandonnent, par une fatalité inéluctable, à la loi de leurs instincts les plus bas. Sartre a beau prétendre qu'« il y a une superstition, qui est absurde, de la littérature prise en noblesse », il n'en trahit pas moins l'homme; en ne retenant de lui que quelques aspects et en négligeant ce qui paraît à nos yeux l'essentiel, et Gabriel Marcel n'a pas eu tort de parler du « fond crûment matérialiste de la doctrine ». C'est ce que Camus lui-même était forcé d'admettre en affirmant qu'« un homme sans espoir et conscient de l'être, n'appartient plus à l'avenir ». Il n'appartient qu'au passé, à la mort.

Nous aboutissons ainsi à une impasse, nous nous heurtons à un mur. Pourquoi agir, si plus rien ne compte ? Pourquoi même penser, si tout est absurde ? Le suicide apparaît le seul débouché ; Jacques et Raïssa Maritain y avaient pensé, pendant leur quête ardente de la vérité. Ne s'agit-il en somme que d'une hygiène de l'esprit, analogue au doute méthodique cartésien, en vue d'une révision des valeurs ? Camus veut le laisser entendre : « Accepter l'absurdité de tout ce qui nous entoure est une étape, une expérience nécessaire : ce ne doit pas devenir une impasse. Elle suscite une révolte qui peut devenir féconde. Une analyse de la notion de révolte pourrait aider à découvrir des notions capables de redonner à l'existence un sens relatif, quoique toujours menacé ». Fragile, trop fragile espoir. Une fois engagé dans cette descente aux enfers, comment se raccrocher efficacement avant la chute au fond de l'abîme ?

Sartre veut s'en tirer par un tour de passe-passe. Il a inventé de toutes pièces la théorie de l'engagement. L'écrivain doit s'engager, témoigner, participer à la vie de la cité. Ce souci coïncide, heureusement pour lui, avec une période tourmentée de la pensée française où de nombreux écrivains veulent s'imposer par des mérites plus politiques qu'intellectuels, en vouant à l'exécration populaire ceux d'entre eux qui n'ont pas résisté à l'ennemi. Comme tout cela nous éloigne des hautes spéculations philosophiques ! Je veux bien que Sartre ne soit pas qu'un petit arriviste mû par des mobiles aussi mesquins, mais il n'empêche qu'il en bénéficie grandement.

Et cette fameuse thèse de l'engagement, comme elle paraît désuète ! Ou, plus exactement, comme elle n'apporte rien de nouveau, puisqu'il

n'est pas d'écrivain digne de ce nom dont l'œuvre ne soit pas, par définition, un engagement, c'est-à-dire une prise de conscience, une affirmation, un geste. « La belle découverte ! a noté Jean-José Andrieu. S'engager ! Mais tous se sont engagés depuis que l'on sait penser. Engagé, Socrate, jusqu'à la ciguë. Engagé, Galilée, jusqu'à la torture. Engagé, Montaigne, écrivant l'apologie de Raymond de Sebonde. Engagé, Racine, poursuivant son dialogue avec Dieu à Port-Royal. Engagé, Pascal, malgré son pari. Engagé, Descartes, qui voulut repartir de zéro. Engagé, Voltaire, bataillant pour Calas. Engagé, Rousseau, avec son *Emile* et son *Vicaire savoyard*. Engagé, Stendhal, petit consul à Civita-Vecchia, qui écrit *Lucien Lewen* et *le Rouge et le Noir*. Engagé, Hugo, dans son exil de Jersey et de Guernesey. Engagé, Zola, criant : « J'accuse ». Engagé, Renan, et sa *Vie de Jésus*. Engagés, Barrès, France, Péguy, Romain Rolland, Gide, Bernanos, Mauriac... tous engagés ! Et même Brasillach, Drieu, engagés jusqu'au poteau, jusqu'au suicide ? Alors ? »

Oui, alors ? Ce fameux engagement sartrien ne serait-il donc qu'une fumisterie, qu'une dérobade ? L'absurdité du monde ne commande-t-elle pas au contraire un retrait définitif ? A quoi sert-il de jouer sa vie, si elle est d'avance et irrévocablement dépourvue de signification ? Voilà où nous sommes rendus à prêter l'oreille à un enseignement, souvent brillant sans doute, mais qui renferme un incontestable sophisme susceptible de plonger toute une génération de disciples dans la plus délétère désespérance.

Sartre et ses adeptes ne comprendront jamais la grandeur de l'aventure humaine précisément parce que, eux, ils refusent systématiquement l'engagement. Attablés aux cafés littéraires de Saint-Germain-des-Prés, ils ne peuvent saisir la profondeur de cette phrase de Josipovici : « L'homme sur cette terre jette une ombre, et dans cette ombre monte une église où sonnent des siècles de lumière ». Ils se sont délibérément appauvris, ruinés, en rejetant la foi — la foi en Dieu, la foi en l'homme, créature de Dieu. Ils n'apportent même pas cette espérance d'un paradis matériel qui anime les marxistes, ils jettent par terre, incapables de reconstruire, les fondements de la cité humaine. Les existentialistes sont des saboteurs de l'esprit, ils vivent au sein de décombres et l'entreprise de démolition une fois accomplie, ils ne peuvent découvrir en eux-mêmes aucun motif pour les inciter à déblayer le terrain et à édifier patiemment, dans la ferveur créatrice, les grandes cathédrales de l'avenir.

Marc AUBRY

LES ÉDITIONS DU LÉVRIER

Sans bruit et modestement, parce qu'elles visent surtout au solide ou à l'honnête divertissement du lecteur, les *Editions du Lévrier* d'Ottawa et de Montréal ont poursuivi leur tâche pendant les années difficiles de la librairie française, qui, s'annonçant des années de facilité pour la librairie canadienne, auraient pu la prendre par surprise. Dans un domaine trop négligé chez nous, elles ont voulu que les malheurs du temps épargnent le plus possible notre culture et surtout dans ce qu'elle comporte de plus important, celui de la philosophie éternelle et celui de la spiritualité, voire de la spiritualité raisonnée et réaliste.

Les *Editions du Lévrier* ont donc tout à la fois offert au public studieux ou lettré, des livres épuisés chez nous et qui pourtant étaient indispensables aux bibliothèques qui se respectent, et présenté des œuvres nouvelles afin qu'il n'y eut pas de solution de continuité entre la production d'avant-guerre et celle d'après-guerre.

Ce qui importait d'abord, c'était d'aller au plus pressé. L'expérience nous prouve que la culture a beaucoup souffert par exemple chez nous, en 1760 et pendant plusieurs décades ensuite, du fait que les relations avec la France étaient interrompues. Les éducateurs canadiens durent faire des merveilles pour permettre aux collégiens et aux étudiants de continuer leurs études en dépit de la pénurie de livres. Qui ne connaît la belle légende, une légende qui fut la réalité même, comme plusieurs légendes ; qui ne connaît cette anecdote d'un livre de classe fixé sur un lutrin qu'allèrent consulter tour à tour les étudiants ? Alors le livre était précieux autant qu'une gourde d'eau dans le désert.

Nous n'en étions pas réduits à ces extrémités, mais il n'en reste pas moins qu'après 1940, notre culture aurait été fort menacée n'eût été le zèle des maisons d'éditions, comme celle du *Lévrier* ; qui, avec calme, envisagèrent la situation et s'efforcèrent, par mesures d'urgence, à remplacer la France, à prendre pour ainsi dire son intérim.

Plus tard, dans les années qui viendront, on lira sans doute dans les histoires du Canada et de la culture en Amérique un paragraphe, sinon un chapitre, sur la *survivance* du livre chez nous et qui sera le pendant des récits d'après la Cession.

Et les auteurs de ces ouvrages ne manqueront pas de remarquer que les sages trouvent toujours un moyen de faire sortir le bien du mal et ils ajouteront que la guerre, loin de nuire à nos études, nous a fait avancer d'un pas plus ferme. Grâce en effet aux rééditions d'urgence,

le domaine de notre librairie s'est agrandi et d'importateurs, pour user des expressions commerciales, nous sommes devenus exportateurs. Les *Editions du Lévrier* se sont répandues ces dernières années et aux États-Unis et aux pays de l'Amérique latine, où de plus en plus elles sont lues. Les grands noms des écrivains qu'on rééditait étaient comme les garants des nouveaux venus que le *Lévrier* contribuait à faire connaître.

De plus, ce n'était que juste que des auteurs importants et déjà célèbres chez nous pussent, en compagnie de leurs confrères d'Europe, atteindre un plus grand public.

La *Summa Theologiae Moralis* de H. Merkelbach est un classique du genre et les *Editions du Lévrier* rendirent un immense service aux études en le rééditant, de même que le texte de la Somme thomiste qu'il était impossible de se procurer. A une époque de renaissance pour la doctrine thomiste, l'événement se serait montré un désastre, mais maintenant l'édition est en vente partout.

Ceux qui ne connaissaient pas encore les *Trois âges de la vie intérieure* du Père Garrigou-Lagrange se réjouirent d'apprendre que les *Editions du Lévrier* en faisaient la distribution. Cet ouvrage en deux volumes a profité de la vogue des ouvrages brémondien et des livres du Père de Grandmaison, qui avaient révélé à un grand public distrait l'intérêt passionnant des études de mystique. Les *Trois âges* ajoutaient du reste quelque chose, et c'était toute la doctrine thomiste sur la mystique et la spiritualité. Les *Trois âges* donnaient les raisons philosophiques et l'explication de cet attrait inattendu du lettré ordinaire pour des lectures de ce genre. Le temps était arrivé où une doctrine sûre devait diriger ceux qui s'aventuraient au hasard dans la lecture des mystiques, auteurs qui maintenant étaient presque des auteurs à la mode.

Dans un pays de religions différentes comme le nôtre, les études bibliques sont toujours d'intérêt actuel voire pressant, et c'est pourquoi les *Editions du Lévrier* ont publié *Synopsis Evangelica* de A.-C. Fillion.

Depuis 1956, le Collège dominicain d'Ottawa publie des *Cahiers d'Etudes et de Recherches* où se mêlent harmonieusement les essais de théologie, de métaphysique, voire de psychologie et de sociologie. Dans les sommaires on y rencontre le nom de spécialistes comme les Pères Mailloux, Régis, Ethier, Parent, Monette, Gardeil, celui d'un religieux membre de l'Académie canadienne, le Père Louis Lachance, auteur d'une *Philosophie du langage*, celui du Père Brunet qui a traité *De la moralité de la Genèse*. Signalons la *Vie Catholique* de Sertillanges, livre très populaire en 2 tomes que les *Editions du Lévrier* ont réédité.

LE SENS DES FAITS

Le dernier cahier d'Etudes et Recherches, le sixième de la série et le troisième de la section philosophique est peut-être le plus intéressant, surtout pour le grand public qui y trouvera son profit autant que les spécialistes. Une étude du Père Louis Lachance sur *L'Être* écrite avec plus de clarté qu'un tel sujet ne le faisait prévoir, intéressera à coup sûr ceux qui n'ont pas oublié les leçons que Jacques Maritain a publiées avant la guerre. Le Père Delos, dont le dernier ouvrage sur la *Nation* a été un succès de librairie, traite de la *Notion juridique de la guerre*, un sujet qui n'a pas eu le temps de perdre son actualité, tandis que le Père Monette fait une mise au point sur la *Position de l'histoire de la philosophie* que les lecteurs de l'American Will Durant auraient sans doute intérêt à feuilleter. Le Père Arcade Monette vient de publier : *La théorie des premiers principes selon Maine de Biran*. C'est là ce que les Américains appellent *a book of the month*. L'auteur a réussi à parler d'un sujet à coup sûr séduisant, mais un peu rébarbatif pour le profane. Chez le Père Monette, rien de plus passionnant, le modèle et l'exposition philosophique. L'écrivain vit son auteur, et sans rien réduire de la vérité, il vit ce qu'il avait de beau, de grand et d'exquis dans l'âme. Avoir compris Maine de Biran est pour un critique comme avoir compris l'exquis et nous dirions même le grand Joubert. Ce livre, on l'a dit, est un maître livre pour les études psychologiques et philosophiques chez nous. Quant au Père Ethier, il aborde la Vérité et rappelle, à côté des solutions de saint Thomas, non seulement les théories épistémologiques de Kant, mais les plus récents systèmes de Blondel et de Jaspers après avoir cité Bergson et bien entendu Aristote.

Au catalogue, on voit encore les noms du Père Thomas Lamarche, ce sociologue chrétien si original que la Société Royale du Canada a nommé parmi ses membres, qui a publié *A qui le Pouvoir ? A qui l'Argent ?* (épuisé) et l'ouvrage qui a fait tant de bruit « *Comment rendre l'Argent au peuple ?* », en 3 volumes ; le nom du Père Desmarais, dont les conférences radiophoniques ont dû être rééditées, celui du Père Gustave Lamarche, C. S. V., le célèbre dramaturge catholique, dont les *Editions du Lévrier* nous ont donné les derniers poèmes : *Palinods* et celui du Père M.-A. Lamarche, O. P., dont les récentes *Projections* sont, au dire de beaucoup de critiques, un modèle de belle langue et de beau style pour une littérature qui n'est pas habituée à une correction aussi pure et aussi spirituelle. Il avait publié auparavant au *Lévrier* : *La deuxième conversion* et *les Laïcs dans l'Eglise*.

Les *Editions du Lévrier* ne se sont pas bornées aux études philosophiques ni à la spiritualité, quelques-uns des noms que nous avons cités

en font foi. Elles ont présenté par exemple *Jésus passait*, paraphrases évangéliques d'un journaliste et d'un romancier, Ernest Pallascio-Morin, qui dans ce livre a gardé le style qui animait ses autres œuvres. Le *Lévrier* offre de ce poète un autre volume : « *Je vous ai tant aimée* », roman qui rappelle à la fois pour le grand public et pour le public en particulier de l'écrivain qui est presque tout le grand public, ses « Brentwick » d'une inspiration presque gidienne tout en étant l'un des romans les plus frais et les plus généreusement romanesques qu'ait produit notre littérature. Petit livre que l'on peut lire à la fois très rapidement et lentement parce que les traits délicats abondent. Bon livre canadien.

Mme Ruth Lafleur-Hétu publie, dans une édition de luxe qui fait honte à certaines publications bâclées, le *Conte des sept Glaives*, poèmes de forme libre et toute moderne et qui chantent, avec un amour qui ne se lasse pas, la Madone du Moyen âge et de Claudel.

Les Editions du *Lévrier* ont même songé au roman vraiment romanesque et, après avoir lu *Amour tenace* d'Adrienne Maillet l'on se demande pourquoi, à la suite de cette aimable romancière, les écrivains canadiens ne songeraient pas à écrire des livres qui pourraient fort bien remplacer les plus populaires Delly et les Ardel.

Nos éditions se devaient de ne pas laisser passer inaperçus les événements du Portugal, d'où le petit livre de *Notre-Dame du Rosaire de Fatima* par le Père Jean Bousquet l'auteur de *Venez vous reposer*.

Les amateurs de vie romancée ont accueilli avec plaisir la réédition de *Vie et conversion d'Eve Lavallière*, un grand succès de librairie, et le très original *Saint Thomas d'Aquin* de Chesterton.

Aucun genre n'a laissé indifférentes les Editions du *Lévrier* puisqu'à côté de *l'Action catholique* du Père Michel Doran on trouve dans son catalogue les poèmes de Simone Paré *Sur les routes de mon pays*, et les ouvrages de médecine pratique de Mme Georges Boudrias, *Hygiène familiale et sociale* et *les nouvelles Mamans*, et des pièces de théâtre pour les jeunes, comme celles de Victor Vekeman et des albums pour les petits, *la Petite maison de mon âme* et *Comme Jésus*.

La section mariale des Editions du *Lévrier* est particulièrement riche. Le Père Bernadot par exemple a presque renouvelé le genre, et la critique la plus sévère s'incline devant des ouvrages comme *Notre-Dame dans ma vie*, un titre à la Péguy auquel la doctrine sûre de l'auteur ajoute de la force.

L'orateur célèbre qu'était le Père Hyacinthe Couture se délassait de sa prédication qu'il continua jusqu'aux derniers jours par de petits

livres de lecture aisée et familière où il mettait toute la délicatesse et la poésie de son cœur : *Les bontés de Marie* par exemple.

Le Père D.-A. Turcotte, l'auteur d'un volume qui a été un succès de librairie, *Pour restaurer le foyer*, a écrit des méditations sur l'Ordre dominicain qui font un commentaire délicat et d'une belle spiritualité à l'ouvrage indispensable qu'a consacré le Père Langlais aux Frères-Prêcheurs : *Méditations sur l'Idéal dominicain*. L'on ne saurait oublier, parlant du Père Turcotte, son *Aide spirituel à l'usage des malades et des gardes-malades* dont on dit que non seulement il était indispensable aux infirmières mais aussi à toute famille canadienne.

Le critique a accueilli favorablement le premier volume qu'ait publié Berthelot Brunet, lorsque *Les Editions du Lévrier* ont offert aux lecteurs curieux *Chacun sa vie*, mélange d'aphorismes, de satires et de réflexions qui est assez difficile de classer.

Le *Lévrier* ne saurait oublier les scouts, ces enfants qui veulent vivre dans la belle nature de Dieu, et c'est pour eux qu'ont été écrit : *Pointe au Chêne*, roman par le Père Saint-Pierre, et un drame scout du Père Piuze : *L'Épreuve*.

Henri Ghéon, qui vient de mourir, a écrit des vies de saints comme on en lit peu. Il les écrit comme des romans vrais, et il y met tout son amour. On reconnaît cet art incomparable qui mêle la fantaisie à l'orthodoxie la plus fidèle, et son *Saint Vincent Ferrer* ne fait pas exception.

La deuxième conversion du Père M.-A. Lamarche, de l'aveu des critiques, est un des essais spirituels les plus élégants, les plus purs et les plus subtils qui aient été écrits chez nous, et l'œuvre aurait paru en France qu'elle aurait été remarquée à coup sûr.

Notre américanisation publié en volume rappelle une série d'articles qui avaient été publiés dans la *Revue dominicaine* et qui a été une des enquêtes les plus effectives qui aient été faites chez nous. Sérieux, présentation élégante, tout concourait à faire de cette enquête un forum qui pût passionner le grand public, comme bien entendu les spécialistes.

Pour le lecteur canadien et surtout pour le lecteur laurentien l'affaire Riel est toujours d'actualité. Du reste avec son information très sûre et avec son patriotisme le Père Le Chevallier aurait su lui donner une nouvelle actualité. *Batoche* est à coup sûr un des ouvrages les plus complets et surtout les plus passionnants à lire sur ce sujet brûlant.

Paul l'Ermitte, plus il avance dans la carrière, plus il a chance par le sérieux familier d'atteindre chez nous la réputation de son homonyme Pierre l'Ermitte. *La Divine Providence*, *La Foi vivante*, *La Science*

d'aimer en même temps qu'ils sont de lecture infiniment agréable, fourmillent de formules, de réflexions et d'élévations qui font de son auteur l'un de nos écrivains spirituels les plus authentiques.

Les *Editions du Lévrier* qui ont donné plusieurs ouvrages de haute culture, n'ont pas pour autant négligé l'instruction proprement dite et surtout ses principes directeurs. De là les volumes suivants : *Les Parents et l'Enfant*, *L'Hygiène mentale*, *Le Maître et l'élève* et *Regards sur les sciences expérimentales*.

Il y a des rééditions canadiennes qui s'imposent pour plusieurs. François Hertel, écrivain prolifique s'il en est, ne néglige pas cependant ses premiers ouvrages et il a confié aux *Editions du Lévrier* une réimpression d'*Axes et parallaxes*, ce recueil de poèmes dont la critique a tellement parlé.

L'on peut aussi classer parmi les ouvrages d'éducation les livres du R. P. Granger, O. P. qui ont obtenu un si vif succès et qui ont été tirés à un si grand nombre d'exemplaires. *Comment préparer son mariage* dont une édition anglaise vient de paraître et *l'Amour qui...* Dans la même rubrique, il ne serait pas téméraire d'ajouter le petit livre charmant du Père Jean Bousquet qui, à quelques-uns, a rappelé les essais de Bremond sur « l'Enfant et la vie », *Comment éduquer vos enfants*.

Ayant bien travaillé pendant la guerre, les *Editions du Lévrier* sont donc une de nos maisons qui peuvent aborder sans trop de crainte la période d'après-guerre, n'ayant qu'à continuer ce qu'elles ont commencé.

Venez en juger vous-mêmes. Les volumes des *Editions du Lévrier* sont distribués par la Librairie Dominicaine, 4170, boulevard Décarie, N.-D. de Grâce, Montréal - 28 ou 95, avenue Empress, Ottawa.

LES EDITEURS

L'esprit des livres

Abbé Georges THUOT — « Le Christ, notre Roi ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 19 cm. 263 pp.

« L'opération suit l'être, *operatio sequitur esse* », disaient les vieux maîtres scolastiques. Parfois, j'ai eu des hésitations à admettre concrètement cet adage philosophique. Qui n'en a pas eu d'ailleurs ? Connaissant M. l'abbé G. Thuot depuis plusieurs années, et prenant contact aujourd'hui avec une de ses œuvres, je suis enchanté d'apercevoir avec une telle acuité la justesse d'une formule aristotélicienne.

J'eus le plaisir de rencontrer l'auteur, pour la première fois, dans un coquet village des Laurentides. C'était au moment des vacances. Une chose m'intrigua. Je trouvai que M. l'abbé Thuot avait une méthode bien particulière de se reposer : la plupart de ses journées il les passait dans une chambrette, travaillant, je l'ignorais à ce moment, à la rédaction du livre que je présente au lecteur. Erudit et laborieux, distingué et très sacerdotal, M. l'abbé Thuot a communiqué à son livre les qualités de sa personne.

Le Christ, notre Roi, réédité récemment chez Fides, se partage en 16 chapitres. La simple vision de la table des matières convainc le lecteur de l'épuisement du sujet. Pour une conférence ce serait un défaut, mais pour un livre ce défaut devient une qualité. La Royauté du Christ étant le sujet de cette thèse (je ne sais si M. l'abbé est Docteur *in aliqua materia*, mais je constate que ce livre indique toutes les qualités maîtresses qui font le Docteur), l'écrivain a pris comme directeur de sa pensée et moniteur de son travail le Pape Pie XI, dans son Encyclique « Quas Primas ». Puis, tout ce qui pouvait jeter de la lumière et de la beauté sur le sujet est employé : théologie, philosophie, sociologie, liturgie, art. Dans le cortège imposant de ceux qui viennent témoigner en faveur de la Royauté du Christ paraissent les premiers maîtres de la pensée humaine et divine : S. Thomas et ses grands commentateurs, Bossuet, Lacordaire, les Cardinaux Pie et Mercier, etc., M. l'abbé Thuot dans sa prose sobre et vivante, le témoignage indispensable de la Sainte Ecriture et des Pères.

L'actualité de ce livre et de la doctrine qu'il expose frappe l'esprit.

A l'heure où le Christ et ses ministres sont mis à la porte de plusieurs pays ; au moment où tant de têtes couronnées ont disparu dans la tourmente et le sang ; enfin au moment où dans notre pays les questions d'Action catholique et d'Action nationale se posent avec acuité, ce livre n'est pas inutile et il fera son chemin de lumière et de vérité rédemptrice.

A mon sens, malgré le ton nécessairement sérieux, ce livre n'est pas destiné aux seuls prêtres et je ne crois pas que M. l'abbé Thuot l'ait écrit uniquement pour la lecture spirituelle des communautés religieuses. Il fera beaucoup de bien aux laïques qui veulent travailler à l'extension du règne du Christ et qui exercent quelque judicature terrestre. Possédant la pure

doctrine, ils ne seront pas exposés à limiter les droits de l'Eglise et du Christ sur le temporel. D'autre part, ceux qui ne sont pas laïques apprendront peut-être comme S. Jean autrefois l'apprit du Maître, de quel esprit ils sont.

Marc Labonté, O. P.

François MAURIAC — « Sainte Marguerite de Cortone ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 212 pp.

Ce romancier de l'Académie française nous a déjà donné deux beaux livres d'inspiration religieuse : *Vie de Jésus* et *Le Jeudi Saint*. Aujourd'hui, une vie loin de la nôtre dans le temps mais très proche de nous sous d'autres rapports devait le tenter, lui, l'auteur du *Nœud de Vipères* et il y succombe. Heureuse chute, serait-on tenté de dire, puisqu'elle nous vaut un captivant volume sur une sainte assez méconnue. « Cette beauté impure qui se dressait entre son désir et son Dieu, elle saurait bien l'abattre ». Toute l'histoire est là. Histoire d'une âme descendue très bas et histoire de la miséricorde divine qui descend dans cette misère. C'est le propre des êtres très grands — précisément parce qu'ils sont grands — de pouvoir se pencher vers les infiniment petits, les infiniment misérables. Or Dieu se penche sur cette Marguerite, elle accepte de le suivre et son calvaire de pénitences volontairement acceptées la purifie jusqu'à en faire une ardente épouse du Christ.

Mauriac connaît comme pas un le cœur de l'homme. C'est pourquoi si ses analyses nous surprennent, c'est qu'elles ont la profondeur de la vie même. Ce livre peut faire beaucoup de bien, à ceux-là surtout qui ont trop vécu, c'est-à-dire qui ont mal vécu — ils sont nombreux ; mais il serait inopportun d'en recommander la lecture aux adolescents et à d'autres. D'ailleurs il n'est pas fait pour eux !

Ant. Lamarche, O. P.

R. P. Pierre TRUDEL, O. P. — « Vade-mecum du policier chrétien ». Les Editions du Lévrier, Montréal, 1945. 13.5 cm. 128 pp.

Quel est le policier qui ne connaît le Père Trudel ! Il suffit de citer son nom pour que le regard de justice se change en regard d'indulgence sur le coupable. Et cela s'explique. Le Père Trudel a vécu avec nos policiers, il leur a prêché de nombreuses retraites, il a reçu leurs confidences et surtout leur a donné de sages conseils. Ce livre est le fruit de son expérience et vient à son heure. On parle d'enquête sur notre force constabulaire et le Père Trudel lui propose un idéal de vie — qui se passe d'enquête — propre à rénover le policier tout entier et par lui la société. Compétence, profondeur, simplicité et clarté se retrouvent à chaque ligne et toujours en rapport avec les devoirs du policier chrétien. C'est un vrai traité de morale professionnelle !

Je signale tout particulièrement le premier chapitre : *Noblesse de la profession*, exposé fort bien fait du rôle de la police en pays chrétien. Et

L'ESPRIT DES LIVRES

pourquoi pas les suivants ? *Conscience, Sens social, Travail, Vie chrétienne, Apostolat*. Puis viennent les prières que tout chrétien doit savoir et ce qui est très pratique : un résumé des devoirs du policier chrétien devant un blessé agonisant.

Honoré d'une lettre de Mgr l'Archevêque de Montréal, ce vade-mecum mérite son nom. Dans la poche du policier et de tous ses détracteurs — ils sont nombreux — il a sa place.

Ant. Lamarche, O. P.

Une Ursuline — « Les trois enfants de Fatima ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 19 cm. 107 pp.

Sans une pièce de théâtre il aurait manqué quelque chose à la production littéraire en l'honneur de Notre-Dame de Fatima. Une religieuse ursuline comble cette lacune en nous offrant une saynète en sept tableaux qui fait revivre les célèbres apparitions de mai à octobre 1917. Les dialogues se déroulent dans une simplicité toute enfantine et dans un décor facile à monter.

A la manière de Ghéon, l'auteur fait précéder chaque tableau d'un récit historique qui annonce le jeu, crée l'atmosphère. L'auditeur ainsi préparé devient inconsciemment acteur. Le contact — si cher au Père Legault — entre l'homme de la scène et celui de la salle est fait. Et la pièce ne peut alors que donner ses meilleurs résultats.

Nul doute que nos écoliers et écolières s'empresseront de jouer ce drame qui contient la plus grande manifestation du Ciel à la terre en notre siècle.

Ant. Lamarche, O. P.

Mgr BAUNARD — « Le vieillard ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 544 pp.

Evoquer ses souvenirs et ses expériences personnelles, rappeler les noms et les œuvres des grands hommes d'Etat, d'Eglise et de Lettres qui ont voyagé avec lui, préciser le sens de cette doctrine de vie que contient le christianisme, telle est la dernière et bienfaisante clarté que projette ce *vieillard* avant de disparaître paré de toutes les splendeurs du couchant.

Les extrêmes se touchent et c'est ce qui explique pour une part la vogue de ce livre auprès de nombreuses générations d'écoliers. Ce peut être aussi, d'autre part, le désir de trouver le secret de la sagesse. Mais c'est une surprise de le découvrir dans cette vie débordante qu'est l'art de rester jeune.

Jeunes et vieux, lisons *Le vieillard*. Nous y verrons que les feuilles d'automne n'ont rien à envier aux luxurieuses végétations printanières.

Ant. Lamarche, O. P.

Henri MASSIS — « Découverte de la Russie ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 219 pp.

En 1925, M. Henri Massis nous présentait « Défense de l'Occident » contre *la nuit qui vient de l'Orient*. Ce livre, un vrai cri d'alarme, jeta la consternation dans bien des esprits. D'aucuns doutèrent de ses avancés alors que d'autres mieux éclairés furent saisis d'une frayeur que les événements devaient justifier.

Aujourd'hui, ce même M. Massis, philosophe, moraliste, psychologue, esprit ouvert à tous les événements mondiaux, complète son premier volume en se basant sur l'évolution russe des dix dernières années tout particulièrement et nous livre 219 pages d'histoire judicieusement commentée et du plus haut intérêt sur notre alliée orientale. Des faits, il descend à la cause et ne craint pas d'affirmer que cette ennemie qu'Hitler prétendait détruire en quelques semaines est une puissance formidable, parfaitement industrialisée avec une armée de chimistes, de techniciens, de spécialistes de toutes sortes aussi longtemps inconnue que l'armée militaire avant ses succès sur les champs de bataille. Dans la Revue dominicaine d'octobre 1945, M. Pierre Ricour nous présentant *Le colosse russe* signalait également cette puissance matérielle et morale de la Russie et rejoignait sans le soupçonner l'auteur de *Découverte de la Russie*.

Quatre chapitres forment le fond de ce volume. *La Russie remonte vers ses sources*, redevient comme à l'époque des grands Khans tartares et mongols l'avant-garde de l'Asie en Europe ; *Découverte de la Russie* ou son irruption sur les territoires fécondés par la civilisation ; *Bilan de la Révolution russe* d'après sa hausse matérielle et sa baisse morale qui dans l'ensemble forment une authentique régression de civilisation ; *La Russie à la conquête du monde* par sa doctrine universaliste et son organisation internationale. Elle menace les destinées du genre humain tout entier. Puis viennent, en appendices, 58 pages de notes sur l'industrie, la politique, les capitaux, les relations internationales, etc...

Parce qu'il ne se contente pas seulement de collectionner des faits mais surtout de les analyser en profondeur, dans leurs sources et leurs conséquences, en philosophe averti, M. Massis complète heureusement les épais commentaires de messieurs White et Davies. Qui veut connaître et comprendre les aspirations de la Russie au sein de l'Organisation des nations unies doit lire « Découverte de la Russie ».

Ant. Lamarche, O. P.

Robert-E. LLEWELLYN — « Ta personne ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 16.5 cm. 173 pp.

« Ta personne » est le premier volume d'une nouvelle collection pleine de promesses : *Ta mission aujourd'hui* et comprendra trois autres volumes : « Ton milieu », « Ton mari », « Ton foyer ». Destinée aux jeunes filles et

L'ESPRIT DES LIVRES

aux jeunes épouses, et à en juger par le souffle vital qui anime chaque ligne du présent volume, cette collection ne peut être que bienfaisante parce que essentiellement moralisatrice.

Sous une forme simple et variée comme la vie elle-même se cache le véritable idéal que toute jeune fille doit poursuivre. L'auteur, célèbre par ses commentaires aussi cinglants qu'humoristiques des Fables de La Fontaine à la radio, pince-sans-rire de tous nos travers, a le don de toucher à tout sans toucher à personne, de nous bousculer sans paraître s'en apercevoir. Il a aussi le mérite de faire du neuf avec du vieux en tirant ses comparaisons de faits que tout le monde observe. La cuisine, le jardinage, la mode, le sport, les champs, la basse-cour servent de commencements à des finales de haute moralité. On tombe dans le piège, mais une flèche indique la porte de sortie : *exit*. L'esprit gaulois abonde et c'est le cas de redire : *castigat ridendo mores*. A cette source de féminisme authentique nos suffragettes devraient s'abreuver, y faire leur plein d'essence avant de s'élancer à la conquête du monde par la conquête d'elles-mêmes d'abord et des hommes ensuite sur les routes de l'éternité.

Ant. Lamarche, O. P.

Antoine BON — « L'art et l'homme ». Atlantica Editoria, Rio de Janeiro, 1945. 186 pp.

Dans cet ouvrage au titre séduisant, M. Antoine Bon nous offre des réflexions sur l'art considéré non pas en lui-même et selon sa valeur purement esthétique, mais en tant qu'il nous fait connaître l'artiste qui le crée. L'art est non seulement une œuvre de beauté, c'est un document humain. L'étude de cet aspect particulier de l'œuvre nous aidera d'ailleurs à pénétrer sa beauté.

Le livre débute par un bel hommage au maître Henri Focillon. Entre autres choses, M. Bon nous rappelle les idées originales du grand historien sur l'espace tel que conçu par l'artiste ; c'est un milieu essentiellement hétérogène, qui nous présente les mêmes formes sous des aspects infiniment variés. Focillon accorde à l'espace les privilèges que Bergson et Proust réservaient à la seule durée.

C'est surtout dans la seconde partie du volume que l'auteur nous présente ses idées sur l'art et l'homme. M. Bon constate avec raison que le grand intérêt manifesté aujourd'hui aux choses de l'art est malheureusement désordonné ; on nous présente les œuvres pêle-mêle, sans nous initier aux conditions historiques et psychologiques dans lesquelles elles ont été créées, de sorte que nous ne voyons guère leur valeur humaine.

L'auteur esquisse ensuite brillamment les rapports qu'on peut établir entre les grandes civilisations du passé et l'art qu'elles ont laissé. Il explique ses idées en prenant comme exemple l'évolution du style baroque. L'ouvrage se termine par des considérations suggestives sur l'art moderne.

Paul Lacoste

Jacques ROUSSEAU — « L'hérédité et l'homme ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1945. 19.5 cm. 254 pp.

Trois sections. La première pose puis étudie en détail le problème de l'hérédité nettement distincte de l'atavisme. Puis à partir de la page 91, l'auteur examine rapidement les influences possibles de l'hérédité dans notre conformation physique et dans notre système nerveux. Les pages 152-195 traitent de l'hérédité pathologique pouvant être repérée dans un foyer qui se fonde ; M. Rousseau y élève ses recherches jusqu'à la question d'une *race humaine pure* si chère aux défunts théoriciens nazistes. Un dernier chapitre consacré à l'eugénique (pp. 196-216) s'inspire à la fois de l'enseignement de l'Eglise sur le sujet et de l'excellent commentaire que le T. R. P. M.-C. Forest, O. P., Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal, en a donné dans notre R. D. en mai et juin 1930.

Un très utile glossaire et un index suffisamment détaillé viennent compléter la valeur d'information de cette monographie scientifique de substance solide et d'agréable lecture.

Claude Clément

Abbé Léonce BOIVIN — « Le Combat Social. Tome VII : L'économique. Tome VIII : L'Eglise ». Les Eboulements (Charlevoix, P. Q.), chez l'auteur, 1945. 2 vol. 20 cm. 204 et 232 pp.

Pour les volumes précédents, on voudra bien se reporter aux recensions parues dans la R. D. en novembre 1942, p. 251, juillet-août 1943, p. 63 et juillet-août 1944, p. 62. Le sixième volume traitait de la politique. Le suivant veut étudier l'économique qui en est une partie. Deux grandes divisions : économie sociale et économie politique. Les deux domaines chevauchent parfois l'un sur l'autre dans l'ouvrage de M. Boivin. Ils admettent ici trop d'éléments étrangers tandis qu'ailleurs ils *extravagent* avec une générosité toute médiévale. Mais l'ensemble est puisé aux bonnes sources et pourra rendre de très utiles services.

L'opportunité du tome VIII consacré à l'Eglise est burinée dans les deux pages liminaires de Son Exc. Mgr Georges Melançon. Dans ce volume, la matière traitée est à la fois plus une, mieux condensée et plus complète.

Nous remercions M. le Curé des Eboulements de cette synthèse en huit volumes où il a réuni le meilleur de ses lectures et de ses réflexions.

Albert Lacroix

Jovette BERNIER — « Mon deuil en rouge ». Editions Serge Brousseau, Montréal, 1945. 90 pp.

Mademoiselle Bernier nous présente des poèmes écrits pour la plupart il y a déjà quelques années. On notera l'originalité des titres donnés à ces pièces assez disparates. Le lecteur trouvera dans ce recueil la poésie tour-

L'ESPRIT DES LIVRES

mentée et prenante qui est caractéristique de l'auteur. Même dans les passages où il se permet quelque fantaisie, le poète garde un soupçon d'incurable désabusement. Le livre présente des sujets variés, mais ils paraissent presque tous des variations d'un même thème : la tristesse. Ce thème, mademoiselle Bernier en tire d'ailleurs presque toujours d'heureux effets. On remarquera la variété de la forme, très souple sans être relâchée.

Paul Lacoste

Georges DUHAMEL — « Inventaire de l'abîme ». Paul Hartmann, éditeur, Paris, 1944. Distributeur : Editions Variétés, Montréal, 208 pp. 19.5 cm.

C'est le premier volume des mémoires de l'auteur. L'ordonnance de l'ouvrage est assez originale. On ne trouve guère de récit suivi, et Duhamel donne à ses chapitres des titres plutôt fantaisistes. Parfois, ces « mémoires » ressemblent plus à un roman que la « Chronique des Pasquier » elle-même. Il y a d'ailleurs entre les deux œuvres de frappantes analogies. Ainsi le père de Duhamel accapare notre intérêt comme dans la « Chronique des Pasquier ». On se demande par ailleurs si Duhamel ne s'est pas révélé plus sous le nom de Laurent Pasquier que sous le sien. Il a eu soin parfois de mettre les choses au point et de nous indiquer un peu la part de fiction et de réalité qu'il a mise dans ses « Pasquier ».

L'ouvrage renferme des hors-d'œuvre, agréables sans doute, mais qui empiètent un peu sur les « mémoires ». On eût aimé un livre plus homogène.

Paul Lacoste

Georges DUHAMEL — « Biographie de mes fantômes ». Paul Hartmann, éditeur, Paris, 1944. 213 pp.

Ce volume nous reporte aux années 1901-1906. Après nous avoir raconté son enfance, Duhamel évoque sa jeunesse. Le deuxième tome présente en général les caractères du premier. On y trouve cependant une part plus grande faite aux « mémoires » proprement dits. Les souvenirs semblent mieux reliés entre eux.

L'auteur nous parle de ses maîtres et de ses amis avec une émotion visible, mais qui demeure toujours discrète. Il nous transporte à cette époque fiévreuse où le rationalisme et le scientisme, triomphants jusque-là, commençaient à ressentir les « revanches de l'irrationnel ». Peut-être Duhamel aurait-il pu reconstituer avec plus de puissance le milieu intellectuel dans lequel il a reçu sa formation. Mais il excelle à évoquer l'atmosphère des hôpitaux où il a commencé sa carrière de médecin.

On peut regretter que dans ces deux livres consacrés au passé Duhamel se soit parfois livré à des réflexions sur les malheurs de notre temps. Cet anachronisme nuit un peu au plaisir que l'on éprouve à lire l'« Inventaire » et la « Biographie ».

Paul Lacoste

Georges DUHAMEL — « Chronique des saisons amères ». Paul Hartmann, éditeur, Paris, 1940-1943. Distributeurs : Editions Valiquette, Montréal. 228 pp. 18 cm.

Comme l'auteur nous l'annonce lui-même dans sa préface, son ouvrage est disparate. Une partie relativement mince a trait aux « saisons amères » proprement dites. Mais lorsqu'il en parle, Duhamel le fait avec une parfaite discrétion. Il nous épargne les remarques tendancieuses que l'on a trop souvent déplorées dans les ouvrages de ce genre. Par contre, il nous livre des aspects intimes et bien humains de la vie pendant la guerre, avec la sympathie communicative qui est propre à l'auteur de « Salavin ».

On retrouve ici et là les préoccupations habituelles de l'auteur : le rôle des humanités dans la culture contemporaine, les droits et les devoirs de l'écrivain, etc. La deuxième partie du livre renferme quelques considérations suggestives sur certains éléments de notre civilisation : Les difficultés de la guerre ont fait prendre conscience à l'auteur de l'importance des objets modestes, et dont les écrivains parlent peu : le tissu, le feu, etc. Il nous en fait un « éloge » original. La « chronique » de Duhamel est certes une des œuvres les plus intéressantes qu'ont inspirées les « saisons amères ».

Paul Lacoste

Henry BORDEAUX — « Le remorqueur ». Librairie Plon, Paris, 1945. Distributeurs : Editions Variétés, Montréal. 310 pp.

Dans l'énorme production contemporaine les romans ont de bonnes chances de passer inaperçus, même s'ils sont originaux, car le lecteur moderne est habitué aux innovations heureuses. Mais un livre de M. Henry Bordeaux ne court jamais ce danger, car l'auteur a su conserver un genre extrêmement dépourvu de cette originalité, à laquelle les romanciers de talents nous ont habitués, et qui est ainsi devenue banale. C'est là chez l'auteur du « Remorqueur » une certaine originalité à rebours et qu'il convient de signaler.

Ce roman nous présente des personnages fort bien marqués, car l'auteur les fait évoluer très lentement ; non pas toutefois à la manière tourmentée d'un Proust, mais de façon simple, à un rythme uniforme et de tout repos. Le style est parfaitement adapté aux idées de l'auteur, et ainsi tout le livre offre une belle unité qui fera la joie de ceux qui savent goûter cette forme d'art.

Paul Lacoste

L'ESPRIT DES LIVRES

Présentations :

Princesse Bibesco — « Images d'Epinal ». Librairie Plon, Paris, 1945. Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 213 pp.

Sous ce titre, cette dame roumaine d'éducation française a rassemblé les visages qu'elle a connus en accentuant leurs traits dominants. Lyautey, Lindberg, l'Impératrice Eugénie, C. Chaplin, Albert I, etc... défilent sous nos yeux. La raison de ce choix : « ils frappent l'imagination populaire ». Puis viennent « Lettres de combattants anglais ». Très bien écrits et instructifs sont ces fragments de vies célèbres.

A. L.

Princesse Bibesco — « Feuilles de calendrier ». 19 cm. 226 pp. *Ibidem*.

Pages de journal précédées d'un préavis, ces feuilles sont pleines d'évocation de choses et d'hommes vus. Rien de bas. Tout est noble et grand. Je signale le dernier chapitre, finale grandiose sur feuille pourpre : Le Cardinal Pacelli.

A. L.

Abbé Albert Tessier — « Une fleur du Richelieu ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 25 cm. 48 pp.

Cette vie de Mère Marie-Rose (Eulalie Durocher) fondatrice des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et Marie, illustrée à chaque page d'un dessin évocatif de Rolland Boulanger, due à la plume de cet artiste laurentien qu'est l'abbé Tessier, ne peut décevoir le lecteur. Juste l'essentiel dans une concision admirable et sans obscurité.

A. L.

Jeanne L'Archevêque-Duguay — « Fleurs vivantes ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 25 cm. 48 pp.

Une ravissante photo enfantine à chaque page et l'enfant devant ce portrait demande sans cesse pourquoi telle chose. La mère répond toujours avec sagesse et finesse. L'offrande de cet album Tavi à une jeune mère est de circonstance. A l'enfant qui marche également.

A. L.

En collaboration — « La J. A. C. en action ». Le Centre diocésain d'Action catholique, Québec, 1945. 17 cm. 72 pp.

Cette brochure joliment illustrée de photos champêtres et religieuses inaugure heureusement une nouvelle collection : *Pour construire*. Rien d'austère dans ces pages pittoresques. Mais une jeunesse active et joyeuse au service de la terre et de l'Eglise travaille à l'expansion du règne du Christ par l'exemple et la parole. La structure de la J. A. C. nous est démontrée par le mouvement — comme il convient. Les conclusions viennent des faits. Voilà qui est conquérant.

A. L.

S. R. D. — « Présentations ». Société Royale du Canada. 21 cm. 60 pp.

Les discours prononcés à Québec, le 31 octobre 1943 et à Montréal, le 27 février 1944 pour la réception de nouveaux membres à la Société Royale du Canada forment la matière de ce fascicule de haut intérêt.

A. L.

REVUE DOMINICAINE

Séraphin Marion — « A la conquête du haut savoir ». Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1945. 25 cm. 27 pp.

Au sein de la « Modern Language Association » est née en 1941 la « North American French Language and Literature Association » dont le but est de stimuler la production littéraire des populations françaises de l'Amérique du Nord. Et l'auteur, conférencier au Congrès 1944 de la dite société, en profite pour retracer le tableau de la vie intellectuelle de nos universités en ces dernières décades. Très instructif.

A. L.

« Duhamel dans ses plus beaux textes ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 17 cm. 94 pp.

Après avoir parcouru ces fragments hétérogènes d'une grande œuvre, peut-on dire en fermant ce *Pocket-book* : J'ai lu du Duhamel ?

A. L.

Philippe Girardet — « La psychologie appliquée aux affaires ». Chez l'auteur : 102, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine. Distributeur au Canada : Belisle, 4, rue St-Jacques, Québec. 21 cm. 211 pp.

L'auteur aurait pu faire plus de cas de la psychologie du lecteur. On se demande à qui est destiné cet ouvrage. Est-ce un manuel pour écolier ? Alors passe. Il comporte tout un amas de richesses pour ceux qui ont le temps de le digérer page par page, systématiquement. Je doute fort que l'homme moyen déjà dans les affaires, aie le courage d'en achever la lecture. S'il l'a, il en retirera grand profit. Encore une fois ce livre pêche tout d'abord par la trop grande abondance de matériel.

L.-M. Guay

M.-A. Couturier, O. P. — « Marcel Parizeau ». Les Editions de l'Arbre, Montréal, 1945. 24 cm. 68 pp.

Cela paraît à la lecture de cette courte biographie : Marcel Parizeau fut un ami intime du Père Couturier. Paraît aussi le fait que le Père Couturier est non seulement un artiste consommé mais un écrivain et psychologue de première force. Les quelques pages qu'il nous présente sont des plus intéressantes. On regrette que ce ne soit pas un ouvrage de plus grande dimension, qu'en marge non seulement des efforts de Marcel Parizeau mais de nos autres architectes et de leurs réalisations le Père Couturier ne nous en dise pas davantage, tout spécialement sur le problème de la construction du logis au Canada.

L.-M. Guay

Jules-Bernard Gingras — « Initiation à la science politique ». Les Editions Fides, Montréal, 1945. 19 cm. 175 pp.

L'auteur le dit lui-même : il ne prétend pas apporter du nouveau. Il lui faut faire gré quand même de ce qu'il nous donne : une synthèse fort bien faite de la science politique, vue d'un œil chrétien. D'une lecture facile ce petit livre peut certainement rendre grand service dans un temps où l'ordre politique devient le problème de tous. Initiation à la science politique est un titre qui qualifie exactement le contenu de ce livre.

L.-M. Guay

Germaine Beaumont — « Agnès de rien ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 230 pp.

Les Editions Variétés présente au public un roman : « Agnès de rien » par Germaine Beaumont. Il faudrait s'épater : c'est une primeur de Paris ! Nous savons tous qu'il y a des primeurs qui ne se compareront jamais aux beaux fruits récoltés en temps normal. Il se peut aussi qu'actuellement Paris se contente de peu au point de vue intellectuel tout comme il est obligé de le faire dans l'ordre physique. En somme, rien d'épatant. Un petit roman à l'eau de rose, plutôt insignifiant. Lisez-le si vous n'avez rien de mieux à faire.

L.-M. Guay

LES RECENSIONS DU MOIS...

Le Christ, notre Roi, par l'abbé G. Thuot	\$1.25
Sainte Marguerite de Cortone, par François Mauriac	1.25
Les trois enfants de Fatima, par Une Religieuse Ursuline65
Le vieillard, par Mgr Baunard	2.25
Découverte de la Russie, par Henri Massis	1.25
Ta personne, par R.-E. Llewellyn60
L'hérédité et l'homme, par Jacques Rousseau	1.50
Inventaire de l'abîme, par Georges Duhamel	1.25
Biographie de mes fantômes, par Georges Duhamel	1.25
Chronique des saisons amères, par Georges Duhamel	1.25
Le remorqueur, par Henry Bordeaux	R 1.50
Images d'Epinal, par la Princesse Bibesco	1.25
Feuilles de calendrier, par la Princesse Bibesco	1.25
Une fleur du Richelieu, par l'abbé Albert Tessier (ill.)35
Fleurs vivantes, par Jeanne L'Archevêque-Duguay (ill.)25
Duhamel dans ses plus beaux textes35
Marcel Parizeau, par M.-A. Couturier	1.25
Initiation à la science politique, par J.-B. Gingras	1.00

AUX ÉDITIONS DU LÉVRIER

LA THÉORIE
DES PREMIERS PRINCIPES
 SELON
MAINE DE BIRAN
 par **Arcade-M. Monette, O. P.**

Diplômé d'Etudes Supérieures
 de Philosophie (Paris, Sorbonne).
 Docteur en Philosophie.

La Philosophie première d'un grand précurseur de Bergson
 « ... Il restera difficile de saisir le sens de la recherche de Bergson qui remplit la première moitié de ce siècle, si, plus loin de soi, l'on n'a pas vu Maine de Biran par une recherche analogue dépasser son propre siècle, le dix-huitième, et assurer la victoire d'une vraie philosophie ».

Un volume de 240 pages

PRIX : \$1.50

en vente à : **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
 5375, Av. N.-D. de Grâce (WA. 6765) Montréal — 95, Av. Empress (Tél. 2-7363) Ottawa

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS Co.

of Canada, Limited



2875, rue CENTRE

MONTRÉAL

Wilbank 7121

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES

OTTAWA, CAN.

*Achète bien
qui achète chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE

*Au service du public
depuis 1868*

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Redacteur en chef: Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

EDITION QUOTIDIENNE

CANADA \$6.00

(Sauf Montréal et banlieue)

E. Unis et Empire Britannique 8.00

UNION POSTALE..... 10.00

Zenith
INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS

4340, Papineau

— Montréal

— Tél. FRontenac 7424

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

• ARTHUR GUYOT, ENRG.

• 1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577

• MONTREAL

• NOS TABERNACLES

• SONT EXCLUSIFS EN

• MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLard 4694*

6641, rue Saint-Hubert

Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

CANADIAN MARGA PRODUCING CO.

Chapelets — Crucifix — Cadres — Articles en bois

Jouets — Cendriers — Poteries — Etc.

Tél. LANcaster 6917

33 est, Notre-Dame, Montréal - 1

AMOUR
TENACE

LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER

Je vous ai
tant aimée

LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER



AMOUR TENACE

par Adrienne Maillet

Auteur de plusieurs romans très appréciés, Mlle Maillet excelle dans un genre littéraire très captivant. Ce dernier *Amour Tenace* ne décevra pas plus que les autres. L'auteur sait garder l'intérêt qu'offrent les ouvrages les plus populaires de ses sœurs de France, les romanciers pour jeunes filles les plus célèbres, tout en offrant par surcroît le plaisir de voir dans des scènes délicatement canadiennes se dérouler les aventures de nos compatriotes.

Tous voudront lire cet ouvrage passionnant et pathétique.

Un volume de 200 pages

PRIX : \$1.25

JE VOUS AI TANT AIMÉE

par Ernest Pallascio-Morin

Essai sur l'amitié, le bonheur, l'amour

Ce livre — qui ne veut pas être estampillé comme un essai savant sur ces trois manifestations de notre vie quotidienne — est une étude charmante et délicate qui retiendra l'attention.

Vous aimerez Sylvie comme il l'aime lui-même. D'ailleurs, c'est parce qu'il l'aime qu'il écrit franchement ses réactions et qu'il tend à réaliser son rêve. Sylvie, c'est peut-être votre premier amour. Vous la reconnaîtrez !

PRIX : \$1.25

Du même auteur :

JÉSUS PASSAIT

Un livre évoquant la vie publique du Christ. L'auteur ne prétend pas découvrir le Christ ni encore moins remplacer les quatre évangiles. Il met en lumière la vie extraordinaire, magnifique, glorieuse de cet Homme qui a passé en faisant le bien.

Il ne prêche à personne ! Il se place plutôt devant la vie magnifique du Christ et l'étudie avec tendresse ; il se prêche à lui-même et cela n'est sûrement pas un manque de courage. Il voit, dans le Christ, l'Homme que l'on cherche aujourd'hui pour tirer le monde de l'horreur où il est tombé !

PRIX : \$1.25

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WA. 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

“LA PETITE SOMME DE S. THOMAS”

Un deuxième envoi nous arrivera d'Europe bientôt

C'est une édition « classique » de la *Somme de S. Thomas* que tous les professionnels aussi bien que le clergé seront heureux de trouver au Canada, et les bibliothécaires pourront parfaire leurs séries d'avant-guerre.

Chaque traité est présenté par un spécialiste, avec le texte latin et la traduction française accompagnée de notes explicatives et d'appendices. Les volumes sont d'un format élégant, commode, soit (10 x 17 cm.), et d'une typographie soignée.

Brochés, ils sont présentés sous des teintes de nuances variées, afin de bien distinguer les différentes parties de la Somme.

Quelques titres sont épuisés en Europe, mais seront réimprimés.

(Prix à fixer)

LES REVUES DE FRANCE chez nous...

1. — LA VIE SPIRITUELLE (revue mensuelle)

Comme celle de 1919, « La Vie spirituelle » a l'ambition apostolique de rencontrer les besoins spirituels de ses contemporains : primat de la vie intérieure, mais d'une vie intérieure puisée aux sources authentiques de la grâce, éveillée et guidée par une pédagogie adaptée, et assez vivante aussi pour que l'extérieur, même le plus banal, devienne spirituellement animé de l'esprit du Christ.

Abonnement, 1 an : \$2.50

• • •

2. — LA VIE INTELLECTUELLE (revue mensuelle)

Après quatre ans d'un silence volontaire, « La Vie intellectuelle » reparaît, fidèle à son esprit, avec son équipe de rédacteurs d'avant-guerre, accrue de collaborateurs nouveaux. Elle se donnera pour tâche de maintenir dans l'intelligence des catholiques et d'offrir à l'attente de ceux qui, sans partager notre foi, regardent cependant vers le christianisme, le sens de l'Eglise et l'esprit de la chrétienté.

Abonnement, 1 an : \$4.00

• • •

3. — L'ART SACRÉ

Revue de 32 pages en héliogravure. C'est l'organe indispensable de l'actuelle renaissance de l'art religieux. Il n'est pas une revue d'archéologie. Son objet est la vie actuelle des arts chrétiens sous ses multiples formes.

Abonnement, 1 an : \$2.50

On s'abonne immédiatement en s'adressant à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

NOUVEAUTÉS, FÉVRIER 1946

Brigitte sous le ciel gris, <i>par Berthe Bernage</i>	\$1.00
Brigitte aux champs, <i>par Berthe Bernage</i>	1.00
Brigitte. Série complète. 7 titres assortis. La série	7.00
Marcel Parizeau, Architecte, <i>par M.-A. Couturier, O. P.</i>	1.25
La Fédération Française, <i>par J. de la Roche et J. Gottman</i>	4.00
La conquête morale de l'Allemagne, <i>par E. Ludwig</i>	1.50
La santé pour tous par l'alimentation rationnelle	2.00
Histoire de la littérature française, <i>par Haedens</i>	2.25
Le jeu de la sainteté, <i>par J. Leprince-Ringuet</i>50
Julot chez les fées, <i>par L. Marchand</i>40
Physionomie de saints, <i>par Ernest Hello</i>	1.50
Les écrivains américains de l'entre-deux-guerres, <i>par P. Brodin</i>	1.25
Cinquante ans au pays des neiges, <i>par Mgr Breynat</i>	1.50
L'un des vôtres, <i>par S. E. le Card. J.-M.-R. Villeneuve, O. M. I.</i>	1.25
Mission de femme, <i>par M. N. Pintal</i>	1.00
Poésies, <i>par Emile Nelligan</i>	1.25
La fontaine aux perles, <i>par P. Féval</i>	1.00
La fête du Roi Salomon, <i>par P. Féval</i>	1.00
Les errants de la nuit, <i>par P. Féval</i>	1.00
Martine juillet, <i>par P. Benoit</i>	1.25
Le loup blanc, <i>par P. Féval</i>	1.00
Les Pays-Bas, <i>par H. Riemens</i>	1.25
Ronsard35
La vie inspirée de Jeanne Mance, <i>par Pierre Benoit</i>75
Le pain de vie, <i>par E. Jos</i>40
Lettres spirituelles, <i>par le R. Père A.-M. Falaize, O. P.</i>	1.50
Notre beau chant grégorien, <i>par J. Perrodon, P. S. S.</i>	2.00
La vie sacerdotale, <i>par F. Cayré</i>60
Problèmes missionnaires de la France rurale, <i>par F. Boulard (2 vol.)</i>	2.50
La Théologie de l'Eglise de S. Clément de Rome à S. Irénée, <i>par G. Bardy</i>	2.25
La divinisation de la souffrance, <i>par Ad. Tanquerey</i>75
Les dogmes générateurs de la piété, <i>par Ad. Tanquerey</i>	1.00
Des fleuves d'eau vive, <i>par le Père T. Dehau, O. P.</i>	1.25
Les profondeurs de l'âme, <i>par I. Klug</i>	2.50
Somme de S. Thomas. Traduction française. Broché. Editions de la <i>Revue des Jeunes (37 volumes) L'unité</i>	Net 1.00
La Vie spirituelle. Abonnement 1 an	2.50
La Vie intellectuelle. Abonnement 1 an	4.00
L'Art Sacré. Souscription 1 an	2.50

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

B

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa ».

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;

LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL - 18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

